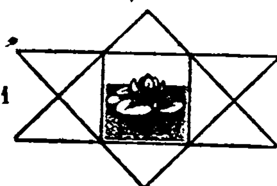
4e ANNÉE. — N° 1 JANVIER 1905



REVUE COSMIQUE

A NOS LECTEURS

Nous saluons cordialement les lecteurs de la *Revue Cosmique* et les nombreux correspondants, de divers pays, qui nous donnent des preuves continuelles de leur sympathie et de leur intérêt toujours croissant pour la Philosophie et le Mouvement Cosmique.

Nous adressons tout particulièrement à nos collaborateurs et à ceux qui, généreusement, supportent la Revue, dont le but est d'aider l'homme à penser par lui-même et ainsi d'effectuer sa propre émancipation, notre sincère et chaleureuse reconnaissance, en leur souhaitant la paix de l'Equilibre et du Bien.

Nous sommes heureux de dire aux Psycho-Intellectuels qui, au commencement de l'année 1904, ont si noblement remis à flot la barque cosmique que grâce au vent et à la marée favorables, elle fait un progrès fort et persistant vers le soleil levant, le héraut d'une nouvelle ère d'évolution, c'est-à-dire d'une évolution ou d'un passage de l'individualisation de l'être à l'individualisation de l'intelligence.

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

I

La Cause sans Cause, seule, n'a point de forme.

Un des plus anciens titres philosophiques et initiatiques par lesquels l'homme a désigné le Sans Forme est : « Ce qui est à revêtir. »

La Tradition la plus familière à nos étudiants Psycho-Intellectuels Européens est celle qui reste de la branche Chaldéenne. La première force manifestée du Sans Forme y est représentée par le signe d'une étoile à six pointes et le premier vêtement par celui du B, signe à la fois de dualité et d'habitation.

Pleines de beauté, de magnificence et de sagesse sont les Expirations pathétiques, les contemplations profondes dans les repos, et les communications mentales des hommes du passé au sujet de ces signes ou symboles.

Ainsi qu'il l'a déjà été démontré dans notre Revue, de même que dans l'être individuel de la formation terrestre il y a germination, manifestation, développement et (selon chaque espèce) perfection individuelle, de même en toutes les individualités Cosmiques, il y a la conception qui peut être comparée à la germination, la philosophie qui peut être comparée à la manifestation, la science qui peut être comparée au développement, et la pratique sans laquelle il n'y a point de réalisation.

La Tradition, dont deux volumes seulement sont publiés, peut être regardée comme la Philosophie Cosmique manifestée sous la forme d'individualités, cette forme est le plus simple et le plus clair moyen de la mettre en connexion

avec la Tradition vulgarisée, transformée et mutilée, telle qu'elle est reçue actuellement, et ainsi de préparer le chemin pour la compréhension de ceux qui peuvent, par l'évolution individuelle, être capables d'entrer dans les voiles psychique et intellectuel ou psychique, intellectuel et pathétique.

Le but de la Philosophie est la réalisation pratique des possibilités dont la plus importante et la plus ardue à la fois est l'unification, c'est-à-dire le vêtement intégral de Ce qui est à revêtir. Cette possibilité ne peut être réalisée que par l'Homme Psycho-Intellectuel parce qu'en lui, et en lui seul, est le pouvoir d'évoluer l'état physique de façon qu'il soit propre à devenir le vêtement extérieur, sans couture, de l'Impensable.

Dans ce but, le quaternaire — Conception, Manifestation, Développement et Perfection — est essentiel et la philosophie sans développement pratique par la science ou connaissance, et la science sans application pratique n'ont pas plus d'utilité qu'un brin de blé nouvellement poussé, qui ne se développerait ni en fourrage ni en grains.

La compréhensible et la simple raison d'être pour réaliser la possibilité de l'Unification, a son fondement dans le premier axiome de la Base de la Philosophie Cosmique : « La Cause sans cause seule n'a point de forme », parce qu'il embrasse cette grande vérité Cosmique que tout, sauf le « Pour être revêtu » est en formes et que tout ce qui est formel est matériel, que, par conséquent, le vêtement du Sans Forme « ce qui est à revêtir », de la matérialité intégrale, c'est-à-dire de toutes ses raréfactions et densités, est essentiel pour l'Unification ou le perfectionnement Cosmique.

Dès lors, puisque le vêtement formel ou matériel, dans ses raréfactions et densités graduées, est l'unique moyen de la manifestation du Sans Forme, et que l'évolution de chaque gradation du formel ou matériel est la mesure de son aptitude à la plénitude de la manifestation, il s'ensuit que des êtres les plus évolués de chaque gradation dépend le pouvoir non seulement de manifester CE dont ils sont le plus pur et le plus parfait vêtement, mais de développer le

vêtement moins parfait, c'est-à-dire celui des êtres moins évolués de leur entourage. Donc, de l'Homme Psycho-Intellectuel, ou le plus hautement évolué, dépend la réalisation, le développement de l'état physique dans ses degrés quaternaires, c'est-à-dire dans ses degrés mental, psychique, nerveux et physique de sorte qu'il forme convenablement le vêtement extérieur du Sans Forme manifesté dans les densités moindres, et par conséquent prépare la voie droite vers l'Unification Cosmique.

Dans la mesure de leur progression directe vers le but essentiel, l'unification est l'utilité de toute conception, philosophie, science et expérimentation.

Vu que la raréfaction et la densité de chaque degré de la substance est l'unique moyen de la manifestation de « Ce qui est revêtu », et que la mesure de son aptitude pour cette manifestation dépend de sa capacité de réception et de responsion vis à vis des forces manifestées de « Ce qui est revêtu », vu que les formations en aucun état ou degré ne peuvent recevoir ce qui échappe à leur sentientation, ni y répondre, il s'ensuit que les formations de chaque densité ne sont capables de réception et de responsion que vis à vis des formations de la raréfaction la plus proche, comme par exemple l'air reçoit l'éther et y répond ; l'eau, l'air ; la terre l'eau ; l'air recevant et utilisant l'éther, l'eau recevant et utilisant l'air, et la terre recevant et utilisant l'eau.

Il s'ensuit donc que les formateurs de tous les états, de tous les mondes, et de leurs habitants sont l'œuvre d'Attributs, d'Emanations ou de Formations.

La pure lumière blanche apparaît avec des teintes irisées lorsqu'elle traverse un prisme, il en est de même pour la force manifestable de l'Unique, le Sans Forme, l'Impensable, manifestée par la substance la plus radiante et la plus raréfiée, et les noms variés employés dans l'ancienne Tradition ne désignèrent jamais le Sans Nom, l'Indicible, mais des Attributs, comme par exemple l'Attribut de compassion, l'Attribut de Justice, l'Attribut de Puissance, etc.

Les Attributs sont capables d'être l'origine d'Emanations, lesquelles sont capables de la formation individuelle ou personnelle. D'où vient le témoignage d'un voyant du passé : « Il y a plusieurs Dieux et plusieurs Seigneurs », ce qui est néanmoins compatible avec l'assertion « Dieu est un » parce que l'Unité se réfère au Sans Forme, la Multiplicité aux Attributs, Emanations et Formations, et comme l'équilibre et l'harmonie des couleurs variées portent témoignage de la blancheur pure de la lumière de laquelle elles proviennent, de même les attributs portent témoignage de la perfection unitaire de leur origine sans forme.

Les émanations d'Attributs, fréquemment, diffèrent plus essentiellement de leur Origine Attributale que les Attributs de leur origine, et les formations diffèrent généralement encore davantage de leurs émanateurs ou formateurs ; cela résulte du manque de plasticité, de la fixité et par conséquent de la diminution de capacité de réception et de responsion ; cette fixité est nécessairement proportionnée à la densité, parce que plus la substance est dense, plus ses degrés sont nombreux, et qu'en proportion des degrés est la personnalité, en proportion de la personnalité est la fixité atomique ou individuelle, et par conséquent la conservation ; néanmoins cette règle se rapporte à ce dans quoi la vie seulement est individualisée, et à mesure que l'intelligence s'avance vers l'individualisation, la volonté de recevoir l'intelligence individualisée et l'intelligence universelle, et d'y répondre, s'évolue, et la force de personnalité même, qui était un obstacle, devient une aide au progrès, à cause de la nécessité de l'endurance de l'être qui est pour ainsi dire le moule dans lequel l'intelligence se forme à l'individualisation permanente. Cette comparaison du moule est en toutes façons applicable au sujet que nous considérons, parce que comme le plâtre qui a le temps de se fixer dans le moule retient sa forme et ses caractéristiques, même lorsque le moule en est séparé ou brisé, de même l'intelligence une fois individualisée, non seulement

retient son individualité, mais, en outre, peut, sous certaines conditions se revêtir, de sorte que celui dont l'intelligence est individualisée est capable non seulement de porter témoignage avec l'Initié : « Je sais que si ce corps terrestre est désintégré, j'ai un corps non fait de main d'homme, de sorte que je suis éternel dans le degré plus raréfié », mais peut porter aussi témoignage avec un des Keves : « J'ai le pouvoir de me démettre de mon corps terrestre et j'ai le pouvoir de le reprendre à volonté, parce qu'en l'intégrité de mon être (c'est-à-dire pathétiquement, spirituellement, intellectuellement et vitalement), je suis un en volonté avec mon Origine Divine. »

Les Psycho-Intellectuels qui ont étudié la Philosophie Cosmique comprendront que si efficacement que les habitants d'états plus raréfiés puissent vêtir et manifester le « Ce qui est à revêtir » dans leur propre raréfaction, ils sont impuissants à faire ainsi dans un degré plus dense de la substance éternelle, qui n'est pas sentientable pour eux, et pour lequel ils ne sont pas sentientables, et que, puisque l'état physique est celui qui est le dernier intellectualisé par l'équilibre et perméé par la justice (une avec la charité) et puisque l'Homme Psycho-Intellectuel est le chef-d'œuvre de l'Equilibre et doit être le centre de la justice et de la charité, lui, et lui seul, est dans l'ordre Cosmique, le propitiatoire dont la place dans le cosmos de l'être est au-dessus de l'Arche des formations ; il est le témoignage de l'alliance, de l'union entre le Sans Forme et les formes.

C'est pourquoi dans l'état physique (ou terrestre) le culte de la divinité manifestée dans son sanctuaire vivant, c'est-à-dire l'Homme Psycho-Intellectuel, est le seul culte légitime, car par l'observance de cette loi cosmique seulement, le vêtement extérieur de « Ce qui est à revêtir » peut être sans couture. La logique et le bon sens nous portent témoignage que les religions et les schismes sont synonymes.

La Tradition, l'histoire et l'expérience prouvent que c'est le culte des êtres personnifiés, hors de la sentientation

de l'homme, que l'état physique a été arraché de l'homme, et conséquemment de la charité et de la justice de l'Holocauste et de l'Equilibrateur.

La seule communication reçue du « était, est, et sera » par les initiés terrestres, qui, en ordre hiérarchique, gravirent les gradations les plus élevées est : « Le moi est votre Dieu. ».

Cette affirmation sublime confirme l'enseignement de la Philosophie Cosmique que le culte de l'Unique, le Sans Forme, manifesté par les plus évoluées des formations terrestres, seul peut tisser pour le Sans Forme le vêtement extérieur sans couture, le vêtement extérieur qui est seul capable de protéger et de conserver le moi intégral de l'homme évolué, un moi qui pourrait, même maintenant, si cette conservation était assurée, arriver en conscience au voile pathétique où IE se tient debout (c'est-à-dire, symboliquement, dans la position propre à commencer à agir), en véritable homme divin et humain.

La restauration de la philosophie primitive, et la vulgarisation de ses plus pratiques et par conséquent plus précieux enseignements n'a qu'une seule raison d'être, savoir : l'utilité, l'utilité immédiatement convenable pour améliorer la terre et ses formations. Cette œuvre prééminemment utile et essentielle doit nécessairement commencer par les hommes et les femmes les plus évolués ou Psycho-Intellectuels, non pas à cause d'une préférence personnelle ou même individuelle, mais parce que « Dans l'état physique, l'homme est le suprême Evoluateur » et que son pouvoir d'évoluer est proportionné à sa propre évolution, de laquelle dépend son aptitude à manifester et infuser la divinité dont il peut être non seulement le vêtement, mais encore l'intermédiaire à travers le temps jusqu'au sans temps, et qui est ainsi celui qui perfectionne le vêtement de la Cause sans Cause, le seul Sans Forme.

L'HOMME

(*Suite*)

Tourmenté par les effets du déséquilibre, accablé par toutes les formes de la souffrance, l'Homme, à bout de forces ou de courage, élève les mains au ciel et s'écrie vers l'invisible pour implorer le secours des Puissances supérieures à la terre. Non content même de cette invocation, il évoque encore ces puissances; il les appelle sur son propre séjour; il va jusqu'à prétendre à les contraindre pour la satisfaction de ses propres désirs : Sorcellerie, Magie, prières, invocations, sont de tous les temps et de tous les lieux.

Or, nous dit la philosophie Cosmique, ce sont pratiques pleines au moins de danger quand elles ne sont pas coupables.

Est-ce donc à dire que la communication avec les puissances invisibles soit illégitime pour l'Homme? n'est-elle qu'un mensonge, cette aide promise par toutes les religions? Et sinon, comment donc peut-elle être obtenue, avec qui, par qui, dans quelles conditions? — Questions qui reviennent à chaque instant sur les lèvres du néophyte et le tourmentent au dernier point.

Tentons de résumer ce qu'en dit la *Tradition*.

Loin qu'elle condamne d'abord la communication de l'Homme avec l'invisible; elle la recommande au contraire non seulement comme la chose la plus légitime, mais comme la plus nécessaire à l'accomplissement de son rôle dans le Cosmos de l'Etre. Tout la prescrit : la nature du Cosmos, celle de l'Homme et le rôle qui lui est particulièrement assigné dans l'Univers.

Dans le Cosmos, « le visible est, par nature, influencé et gouverné par l'invisible »; chaque degré de densité est soutenu par ce qui est plus raréfié que lui, dès qu'il peut le recevoir (1). « L'équilibre, but final du Cosmos, est la pleine

(1) *Revue Cosmique*, août 1904, p. 450.

réception de l'Intelligence universelle et de ce qu'elle voile, par la matière dont les aptitudes et les capacités sont assez évoluées pour être en rapport parfois avec cette intelligence » (1).

L'Homme est l'être spécialement chargé de manifester la Divinité par cet équilibre ; nul ne peut donc être plus qualifié que lui pour communiquer avec elle et avec toute la hiérarchie des puissances intermédiaires.

Aussi est-il dit : « L'Homme ne devrait pas vivre seulement de la nourriture matérielle, mais de toute chose qui procède, comme le souffle divin ». — Ne se peut-il pas que la Libre Intelligence soit le souffle Divin de l'état d'esprit ; l'esprit celui de l'intelligence en forme ; l'intelligence en forme celui de l'essence ; l'essence celui de l'état mental ; l'état mental celui de l'état psychique, et ainsi de suite ? — Et pourquoi n'en serait-il pas de même des classifications plus grandes ? les éthérismes, les occultismes, les pathétismes ? Pourquoi l'Homme dont les forces quaternaires sont équilibrées ne serait-il pas dans l'affinité de l'équilibre avec les forces quaternaires suprêmes, comme le consacré, ou oint, qui peut entrer dans le voile du Saint des Saints Cosmiques ? » (2).

Toutefois la légitimité de cette communication ne va pas sans restriction ; elle ne s'applique d'abord à la satisfaction d'aucun désir purement égoïste ; c'est l'équilibre cosmique qu'elle a pour but ; elle exige donc avant tout le désir de cet équilibre, la consécration à l'Universel ; s'il en pouvait être autrement, elle deviendrait la source des plus grands désordres.

Il ne faut pas non plus l'étendre à tous les êtres innombrables que renferme l'invisible. Elle est impossible avec les êtres des autres sphères de l'Univers, à cause du déséquilibre qui règne dans les régions nervo-physiques. On ne peut percevoir de ces mondes que la raréfaction atmosphé-

(1) La *Tradition*, vol. II, p. 121.
(2) *Revue Cosmique* de 1904, p. 452.

rique mentale, ou celle psychique, ou toutes deux (1). On en voit les auras, mais la terre elle-même est soustraite au regard.

En outre, il est aussi néfaste que dangereux de s'adresser aux êtres invisibles hostiles à l'harmonie cosmique, si puissants qu'ils soient ; car le but de ces divinités extérieures est d'utiliser et d'évoluer la substance Azerte pour revêtir les plus puissants d'entre eux et les rendre ainsi capables, à ce qu'ils croient, de remplir, de subjuguer l'Azerte, de s'y substituer à l'Homme « et d'obtenir ainsi *la domination sur le Divin habitant lui-même ; ils comptent* forcer le divin habitant à quitter le Lieu Saint, le Sanctuaire, le Temple, et même les cours extérieures » (2). Loin donc qu'ils se soucient le moins du monde de seconder l'Homme, ils sont, au contraire, ses pires ennemis.

Ils n'essaient de le transformer, ils n'offrent de l'évoluer ou de le secourir que pour leur propre satisfaction ; ils ne songent qu'à altérer son moi normal, pour lui enlever le moyen de manifester la Lumière divine dont son vrai moi est le vêtement ; ils tentent de le réduire à l'état d'une marionnette propre à la manifestation et à la glorification de leur propre égoïsme. Les hommes sont pour eux ce que sont pour nous les troupeaux que nous engraissons pour nous en repaître et en régaler nos convives (3).

Aussi l'Homme doit-il redouter sans cesse de les rencontrer au lieu des bienfaiteurs qu'il recherche dans l'invisible, car leurs mensonges et leurs pièges sont aussi perfides que nombreux. C'est pourquoi, notamment, il est encore interdit à l'Homme psycho-intellectuel lui-même de rendre un honneur spécial aux défunts, ou de suivre les instigations et les conseils de ceux qui se présentent comme tels, sauf avec une très prudente circonspection », car ceux-là sont rares qui ont pu conserver après la mort leur individualité

(1) La *Tradition*, vol. II, p. 237 et 268.
(2) *Revue Cosmique* de 1904, p. 297.
(3) *Revue Cosmique*, 1904, p. 644.

nervo-physique ou même nerveuse, pour subjuguer l'hostile et rester en communication avec la terre (1).

Ces réserves acceptées, le Néophyte demande encore, avec autant d'anxiété, comment il lui est possible d'établir en toute sûreté cette communication si désirée avec les puissances divines. A cette question, il a été répondu déjà précédemment par les détails donnés sur l'entraînement des facultés latentes et le développement de l'aura. Tel est, en effet, la seule pratique recommandable (2).

La prétendue magie cérémonielle n'est qu'un acte de violence contre l'ordre établi, acte de désordre, source de désordres nouveaux, aussi condamnables que pernicieux à l'opérateur lui-même.

L'extériorisation est fort dangereuse, parce que, découvrant le degré nerveux, elle l'expose à la région déséquilibrée par l'Hostile; elle met la vie même en danger et ne doit être tentée que pour des buts spéciaux, avec la protection de ceux qui joignent à la puissance protectrice nécessaire une connaissance adéquate (3). Ceux qui n'ont pas en eux-mêmes la conscience de leur unité avec leur divine origine, ne doivent pas, dit le Royal Néophyte, s'exposer au conflit terrible avec les habitants du degré nerveux, de peur d'aller grossir la multitude de ceux qui, s'étant extériorisés, ont encouru la perte d'état. Ceux-là seuls qui sont sous une protection légitime et efficace, peuvent aller en avant sans crainte (4). C'est assez dire qu'ils sont dans des conditions tellement exceptionnelles qu'il nous est inutile d'en parler.

L'évocation dictée par la foi mystique n'est guère moins dangereuse; fruit d'une fausse conception du rôle Cosmique de l'Homme, elle le pousse à abandonner la terre, champ véritable de sa mission, et la matière qui le protège, pour le jeter en proie aveuglée dans les bras de ses perfides en-

(1) La *Tradition*, vol. II, p. 238.
(2) N°s 9 et 10 de la *Revue Cosmique*.
(3) La *Tradition*, vol. II, p. 237.
(4) *Revue Cosmique* de 1904, p. 352.

nemis toujours prêts à profiter de la moindre erreur, si sainte que puisse être son intention.

Un seul moyen est donc recommandable, celui de la communication mentale : « Dans les degrés de matière qu'il ne peut sentienter, il n'y a point d'être utile à l'Homme; mais dans le sommeil ou dans la contemplation, il peut entrer en rapport avec les degrés plus raréfiés, grâce à IE et à Aoual qui ont occupé tous les degrés des matérialismes. »

Cependant, il peut arriver que des êtres d'une raréfaction inaccessible à notre état actuel d'évolution, nous perçoivent, nous soient utiles et aident même au développement de nos facultés réceptives, bien que ces êtres, se trouvant au-delà de notre sphère de perception, soient pour nous comme s'ils n'existaient pas.

Quant aux êtres que l'Homme recherche, ils ne peuvent descendre vers lui, car « les habitants des degrés plus raréfiés, qui n'ont jamais été revêtus de l'état physique, n'ont aucun moyen indépendant de le percevoir; ils ne peuvent prendre contact avec cet état que par l'intermédiaire de l'homme. C'est pour cette raison que Brah a pris l'état de l'homme et non celui d'êtres plus raréfiés » (1).

Ainsi, sous certaines conditions, avec les restrictions qui viennent d'êtres dites, l'Homme peut communiquer avec le monde saint plus raréfié ; il en a le droit, il y est sollicité, il le doit pour l'accomplissement même de sa mission cosmique. Toutefois ce qui est dit de l'Homme en général n'est pas applicable à tous les hommes indistinctement. Dans l'état actuel de l'Humanité quelques-uns seulement peuvent pratiquer utilement et sans danger la fréquentation des régions invisibles, et à ce petit nombre appartient d'en seconder les autres ; telle est la mission des Initiés.

L'Homme évolué ou Psycho-intellectuel, autrement dit l'initié, et *lui seul* est capable de mettre l'état physique du Cosmos en rapport avec les états plus raréfiés (2).

(1) La *Tradition*, vol. II, p. 239.
(2) *Revue Cosmique*, 1904, p. 5.

C'est qu'en effet tous les hommes ne peuvent pas être également capables de la réception des forces divines : « Il n'y a rien, dans tout le Cosmos, de tel que l'égalité ; il faut bien que chaque individu, chaque organe, chaque atome, remplisse sa fonction spéciale ; aucun autre ne pourrait le faire comme lui. Que deviendrait un pays dont tous les habitants seraient rois ou prêtres ? Que deviendrait l'organisme humain s'il n'était que cerveau ou substance nerveuse ? C'est par la libre classification seulement que peut être établie sur la terre la manifestation de l'Unique dans les règnes quaternaires, et le perfectionnement du quaternaire par l'Unité (1).

Or le ciel, c'est-à-dire l'ensemble des êtres plus raréfiés, est véritablement sourd à l'appel de ceux en qui le pathétisme, la spiritualité, l'intelligence sont encore endormis. Il n'y a entre eux et ceux qu'ils invoquent aucune ligne conductrice : Le moyen d'être entendu du ciel n'est ni la supplication, ni la superstition, ni la foi même, mais seulement l'obtention des conditions capables de nous mettre en communication avec les intelligences plus raréfiées et avec l'intelligence universelle.

Aussi nombreux hélas ! sont les croyants sincères condamnés à la réclusion du couvent, à l'hôpital ou même au cabanon de l'asile d'aliénés, parce que leur désespoir, leur amour propre blessé, leur faiblesse, ou leur espoir d'ouvrir les cieux par le sacrifice déréglé ont dominé leur raison, perverti leur intelligence encore incomplètement évoluée (2).

A ceux-là seuls donc qui ont au moins commencé à évoluer leur moi supérieur, c'est-à-dire le moi pathétique et individuel, premier vêtement capable de manifester le Divin habitant, à ceux-là seuls peut appartenir d'aider les moins évolués pour équilibrer les degrés de leur être, première condition de la communication divine. Aux grades, plus élevés encore des Initiés, appartient l'état de réception de

(1) *Revue Cosmique*, 1904, p. 586.
(2) *Revue Cosmique*, p. 703 et 650.

la force quaternaire et la faculté de répondre à l'égard des degrés et états plus raréfiés de leur propre être. Etant « hommes parfaits » ils sont en rapport avec l'être individuel dans toutes les raréfactions des matérialismes et même avec les Intelligences libres qui ont gardé leur premier état. Quelques-uns même ont pu traverser les Ethérismes et les Pathétismes, voir IE et converser avec lui (1).

Que peut donc faire celui qui n'est pas initié ? Est-il donc isolé du monde divin ? — Gardons-nous tous d'une pareille erreur : La *Lumière divine* éclaire également tout homme venant en ce monde, nul n'est privilégié en ce point ; que chacun de nous se persuade bien qu'elle est en lui aussi bien qu'en tout autre de ses semblables ; « qu'elle est bien à lui et non à autrui », que la Divinité en lui souffre de ses souffrances, de ses douleurs, de ses faiblesses surtout, puisqu'elle ne veut rien tant que d'être manifestée par lui ; de le voir individualiser l'intelligence : elle est donc toujours prête à répondre à nos aspirations, à nos appels sincères.

Seulement ce que nous recommande aussi la philosophie cosmique c'est de nous bien persuader que l'*Habitant divin* qui est en chacun de nous est Un, indivisible, impersonnel. N'allons donc pas le chercher sous la figure d'aucun être individuel, si grand qu'il soit, car non seulement tout être de ce genre est nécessairement fini dans l'espace et dans le temps ; mais il est aussi en désaccord avec quelque autre individualité, jugée également divine, et c'est ainsi que les hommes se défient, se méprisent se combattent pour défendre chacun son Dieu, obéissant en fait par l'effet même de cette erreur aux divinités de l'égoïsme et du déséquilibre (2).

Sans doute les hommes diffèrent entre eux par mille degrés divers dans leur manière de percevoir cette Lumière divine qui est en eux toujours prête à les éclairer et à ré-

(1) *Revue Cosmique*, p. 455.
(2) *Revue Cosmique* de 1904, p. 646 et 706.

chauffer leurs cœurs abattus ; sans doute ils ne la peuvent percevoir qu'en proportion de leur évolution, et nul ne peut suppléer pour eux à la faiblesse de leur perception ; mais il n'en est aucun non plus qui ne soit capable de se développer progressivement par un entraînement qui le rapproche chaque jour davantage de la Divinité et de la paix intérieure.

Il a été rappelé déjà dans les pages précédentes comment nous pouvons développer les sens actuellement latents, qui nous mettent en relation avec les sphères supérieures du Cosmos ; la *Tradition* consacre, en outre, un chapitre tout entier pour nous expliquer toutes les ressources que nous offre la passivité féminine normalement protégée et soutenue pour obtenir le secours de cette communication (1). Ce sont des détails inutiles à rappeler ici. On vient de dire aussi l'aide que nous pouvons espérer des Initiés à mesure que nous nous en rendons dignes. Mais il faut ajouter surtout que les premiers efforts nous appartiennent à nous seuls ; rien ne peut y suppléer, ils sont tout personnels.

Ce que nous devons faire avant tout c'est de cultiver notre propre personnalité dans un esprit d'universalité cosmique, avec le désir de l'équilibre parfait de toutes nos facultés, nous efforçant tout particulièrement de dompter la partie nerveuse de notre corps, source principale de tout désordre.

« Quelle adoration peut valoir la domination de soi-même, la subordination de chaque partie de notre être au contrôle de l'Intelligence divine qui est désormais une avec la partie immortelle de notre être ? » (2).

Par cet entraînement constant, guidé par la raison, éclairé par sa mentalité dont il accroît la puissance, tout homme peut être mis, selon ses capacités et son évolution, en rapport pathétique avec les Intelligences plus raréfiées et avec

(1) La *Tradition*, vol. II, chapitres XLIV et XLI.
(2) *Revue Cosmique* de 1904, p. 679.

l'Intelligence universelle, qui font partie du laboratoire de formation appartenant de droit à l'Homme (1).

En outre de ce développement intellectuel la Philosophie Cosmique nous persuade qu'il n'est pas dans le Cosmos de rôle inutile; que, par conséquent, chacun est également indispensable à la manifestation divine, du moment qu'il accomplit normalement tout ce dont il est capable; nous ne devons pas nous tourmenter d'ambitions inutiles, d'aspirations et de désirs au-dessus de nos forces, et cette modestie, en nous évitant bien des maux immédiats, peut contribuer puissamment à l'établissement de la hiérarchie naturelle indispensable à l'équilibre de l'Humanité.

Chacun de nous, en se fortifiant, en avançant vers le secours désiré des forces supérieures, contribue pour sa part aussi à la disparition du déséquilibre dans la société et dans l'humanité toute entière, car le déséquilibre n'est pas Cosmique; il n'a de puissance que par la faiblesse des individus. « Tout homme, qui est lui-même, est un témoin vivant de son origine immortelle, un luminaire plus ou moins grand, visible pour l'Intelligence Universelle, une étoile montrant le chemin de la grande traversée qui conduit à l'*Unité Cosmique* (2) ».

Cependant, il peut arriver encore qu'une foule, qu'un peuple entier, se corrompant de plus en plus, obscurcisse tellement la Lumière divine, devienne si incapable de la manifester, sauf par de trop rares individualités, qu'il semble prêt à périr dans le déséquilibre et l'anarchie. Dans ce cas même qui semble presque désespéré, l'Humanité, loin d'être abandonnée par la Divinité qu'elle ne peut percevoir, peut recevoir encore un secours suprême, une rédemption presque inespérée; c'est le sacrifice de celui que la *Tradition* nomme le Kévès; mais c'est un sujet qu'il faut réserver ici; la *Revue* a promis en son dernier numéro de le traiter dans toute sa grandeur par des révélations spéciales.

(1) *Revue Cosmique*, p. 703.
(2) *Revue Cosmique*, p. 650.

LES VISIONS DU ROYAL NÉOPHYTE

(Suite)

CHAPITRE XII

VISIONS DU PASSÉ LOINTAIN

Or le jour suivant Arayah dit à Ai :

— « Ainsi que vous le savez, il est impossible que je reste avec vous en ce moment ; par conséquent j'ai nommé quatre autres maîtres éprouvés pour leur sagesse et leur force pour qu'ils soient avec vous. Car bien qu'aucun, sauf moi-même, et Ath Wo, ne sache qui vous êtes, je considère qu'il est de bon ordre que quatre des notres soient toujours avec vous, et qu'ils aient le pouvoir d'appeler les 12, les 24 et les 36, ou même les 144 à volonté. A toute heure j'attends leur arrivée. Or, ceux-ci ne vous connaissent que comme un royal Néophyte et comme un qui a dernièrement pris en dualité une belle passive psychique. Ils savent aussi que vous êtes ici comme l'apprenti du forgeron sous le nom de Malek.

— « Ce qui selon vous est le mieux est le mieux aussi selon nous : et maintenant continuons notre recherche dans le passé, si vous le voulez bien, car puisque votre séjour doit par nécessité être limité, chaque heure est précieuse. »

Le Royal Néophyte reposa sous la protection d'Arayah comme auparavant, et après quelque temps il dit :

— « Je vois la terre pleine de toutes sortes de formations, et partout il y a des êtres dans la forme de l'homme, mais quoique les formes extérieures soient semblables les unes

aux autres, en tout le reste ces êtres diffèrent les uns des autres essentiellement ».

Arayah. — « De quelle manière diffèrent-ils ? »

Ai. — « Je m'aperçois qu'il y en a qui sont évidemment les formations de Dieux hostiles; il y en a d'autres qui sont évidemment montés dans l'échelle de la formation, du simple protoplasme à leur état actuel, et il y en a un petit nombre qui sont les descendants des passives du type de la formation de Brah Elohim, de cette passivité que l'être hostile retira par violence de l'activité. Il y a aussi des Intelligences Libres qui ont suivi leur chef banni, et ceux-ci l'emportent sur les autres comme le soleil sur une lampe à huile. Quelques-uns encore sont simplement humains, quant à la forme extérieure, mais sont des Dieux hostiles et appartiennent à leurs légions, et se sont emparés de corps d'hommes ».

Arayah. — « Mais l'homme, divin et humain, l'altéré et l'isolé, l'homme des douleurs » ?

Ai. — « Je ne vois pas cet homme ».

Arayah. — « Toutefois celui-ci est toujours sur la terre en forme humaine, ou peut-être, pour un très bref espace de temps, dans l'état voisin du physique. Cherchez donc diligemment, et lorsque vous le trouverez, dites-le moi ; vous pouvez le reconnaître au halo de lumière argentée et au nimbe de blancheur pure que rien ne saurait imiter ».

Après un long silence, Ai dit :

— « Au nord-ouest, il y a une montagne sur le versant est de laquelle se trouve une petite cité. Dans une certaine maison j'aperçois une femme blonde et belle de l'ancien type qui va prochainement enfanter son fils premier né. Evidemment ils ne manquent de rien, car des domestiques et des servantes circulent à travers la maison, doucement, et l'homme qui est un beau spécimen du type Archibiosis attend anxieusement, dans une chambre extérieure, l'heureuse nouvelle de la naissance de son premier né. Mais maintenant, subitement, la lamentation à voix basse des femmes arrive à ses oreilles ; il se hâte avec empressement

vers la porte des chambres, pour y être accueilli avec ces mots : « L'enfant est mort-né ». La jeune mère qui s'étend blanche et immobile, comme inconsciente, apparemment, entend et comprend les mots, car elle se soulève, et appuyant sa figure pâle sur sa main, elle dit :

— « Donnez-moi mon fils, pour que je le tienne dans mes bras ne fut-ce qu'un moment. Peut-être je pourrai le gagner à la vie et à l'amour », et les femmes lui obéissent, mais comme elle prend dans ses bras la petite forme froide ses larmes tombent sur le visage d'une pâleur mortelle. Alors elle dit d'une voix basse ferme : « Que toutes me quittent, sauf Ashmeah ma sœur de lait ». Les femmes quittent toutes la chambre, sauf Ashmeah. Alors la jeune mère se lamente en disant :

— « Hélas ! mon fils ! mon premier né ! quelles grandes choses on attendait de lui ! Et maintenant, avant que l'âme ait eu le temps de s'unir avec le frêle corps, voici que la vie est partie. »

Arayah. — « C'est une histoire piteuse, mais ordinaire que vous dépeignez ; je ne vois pas de quelle manière elle a rapport avec notre recherche. »

Ai. — « Je veille ici, parce que j'aperçois, descendant lentement de l'est un nuage lumineux à teinte chaude qui enveloppe quelque chose ayant une aura argentée et un nimbe de pure blancheur. »

Alors une clarté de joie illumina la figure d'Arayah et il dit :

— « Maintenant je comprends. Plus sage est celui qui se taît que celui qui pose des questions. »

Ai. — « Ceci s'approche toujours de plus en plus, et maintenant est dans la chambre, ayant passé par la partie supérieure du mur de l'est. »

Doucement, mais avec une puissance irrésistible, cela permée le corps de l'enfant et à présent, avec un effort convulsif, et en poussant un haut cri, il s'éveille à la vie. L'homme entendant le cri de l'enfant sait que son fils vit, et

les parents et les amies se pressent dans la chambre. C'est une scène de réjouissance lorsque l'enfant se niche au sein de la jeune mère et absorbe la vie avec le lait pur et chaud. »

Arayah. — « Et ce qui est descendu de l'est » ?

Ai. — « En cet état dans lequel j'ai pu discerner le physique, il n'était pas clairement visible, mais je voyais assez pour savoir qu'il était à la similitude de celui que le Dieu hostile divisa; et même à présent j'aperçois que l'aura de l'enfant est argentée, entourée de la radiance arc-en-ciel qui protégea la passivité séparée.

Arayah. — C'est la lumière d'Ad Ad chez lequel à jamais se trouve la lumière d'Aoual.

— Cette protection est nécessaire, car autour d'elle toutes sortes de formations semi humaines s'assemblent, et parmi elles luisent de toutes petites lumières phosphorescentes, en apparence, et partout il y a des sons tels que le cliquetis des ongles des doigts contre l'ongle du pouce. Je sentiente que les densités atmosphériques de l'air et de l'eau sont pleines de larves et à présent il vient à toute vitesse du sud un nuage violet au milieu duquel se trouve une petite passive brune, d'une riche beauté sauvage, qui dirige vers l'enfant une baguette ayant trois lumières qui sont lumineuses par elles-mêmes ; mais leur lustre ne peut pas pénétrer la lumière d'arc-en-ciel. »

Arayah. — « C'est Reich Sheba e Mâ.

Ai. — « J'éprouve une étrange lassitude et il faut que je me repose un peu. »

Arayah. — « Reposez-vous, ne sentientant rien jusqu'à ce que vous ayez regagné de la force. »

Dès qu'Ai fut reposé, il reprit :

— « J'aperçois cet être hostile qui retira la passivité. Il est de la densité de l'eau et se tient debout dans les profondeurs d'un marais entouré de nombreux êtres semblables à lui-même ; il parle à son entourage. »

Arayah. — « Dites-moi ce qu'il dit. »

Après quelque temps, Ai repondit :

— Il parle ainsi : « Il est vrai que par illusion ou par crainte, non seulement nos propres formations, mais ces hommes qui sont évolués des cellules les plus inférieures, vers ce qu'ils sont maintenant, reconnaissent notre puissance et Notre Divinité ; ou s'ils ne les reconnaissent pas, la crainte de notre vengeance les force au silence. Même les descendants des bannis et des filles des hommes n'ont pas pu s'affranchir de l'influence des êtres extérieurs, et je ne connais que très peu d'hommes qui soient capables de ne regarder qu'à leur lumière divine pour évoluer, pour se protéger et se diriger. Cependant, on ne peut se fier à rien, aussi longtemps que l'homme divin et humain est toujours actuellement dans l'état matériel, comme véritable homme, ou attendant son retour à la terre dans l'état voisin du matériel, nous bravant ainsi dans notre propre empire que nous avons arraché à l'unité cosmique. A présent tout indique qu'actuellement cet homme divin et humain est comme homme sur la terre. Puisque, malgré tous mes efforts, je suis incapable d'exécuter ma menace de mortalité et d'annihilation physique, jusqu'à la poussière même, je me suis déterminé, à cause de lui dont j'ai retiré mais sans pouvoir la séparer la passivité, à détruire au moyen de l'eau, qui est le symbole de la passivité tout ce qui est vivant sur la terre. « Ceux qui sont autour de lui se réjouissent grandement et disent : » Grand est notre Seigneur, et grande est sa puissance, combien est-il excellent en sagesse. Nous, ses serviteurs, qui sommes de la densité des eaux, nous soulèverons les eaux des grandes profondeurs, et nous ferons descendre les eaux de toutes les sources des hauteurs et du pays des nuages ; de cette façon la volonté de notre seigneur sera accomplie, et pas un seul être vivant sur la surface de la terre ne vivra. » Maintenant, ayant congédié ces êtres, il est laissé avec un seul, le plus proche de lui en puissance, et celui-ci le questionne en disant : « A quoi sert-il de détruire l'homme et toutes les autres créatures de la surface de la terre, vu qu'il ne

sert pas nos intérêts de laisser non formée la matérialité formable en aucun degré de densité, et d'autant moins dans ce degré plus dense qui est le dernier touché par le Dieu formateur, le Grand équilibrateur. » L'être répond : « Ma conception est de complètement désintégrer tous les hommes; la destruction de toutes les autres créatures est simplement une coïncidence ; en les reformant, je revêtirai de la forme physique de l'homme douze de mes propres émanations qui seront comme des générateurs centraux au moyen desquels je pourrai rester relié avec les autres hommes par la division et la subdivision de filaments de connexion. Car, puisque nous ne pouvons toucher la matérialité terrestre efficacement et de manière permanente que par l'intermédiaire de l'homme, il est essentiel que par l'intermédiaire de mes émanations, (puisque je ne veux pas moi-même être retenu en permanence dans la forme) je sois incarné dans la forme de l'homme.» Le deuxième en puissance dit : « Mais déjà des milliers des nôtres sont incarnés ainsi. » Et celui-là répond : « Non pas. Si puissamment que nous possédions l'homme, il y a toujours mélange de son propre moi. Ce que j'ai l'intention de faire est de prendre de la matérialité atomique et cellulaire et de préparer pour mes émanations des corps bien à elles comme les corps sont préparés par la multiplication de cellules dans la matrice de la mère mammifère. Ainsi seulement nous pourrons véritablement posséder la terre et finalement détruire le type de l'Equilibrateur, dont la vie est le gage de notre dissolution. »

Après qu'Ai se fut reposé pendant quelque temps, il dit :

— « Je vois celui dans lequel est entré, enveloppé de l'âme qui lui était convenable, celui à la lumière argentine avec le nimbe de pure blancheur. Il est à la similitude même de l'attristé à part cette différence :

L'enveloppement extérieur résistant, non sensitif, élastique et lumineux est moins parfaitement développé et presque invisible. Néanmoins celui-ci a le pouvoir de se reposer sur les eaux de l'océan. »

Arayah. — « Quel océan ? »

Ai. — « Le vaste océan du sud. Il s'étend parmi les rochers non loin du continent; à présent il baisse sa main droite dans les eaux et repose dans la paume de celle-ci un petit poisson dont les écailles sont argentées et dont la tête et la corne au milieu de son front sont dorées. Le petit poisson parle en disant : « Shemana, Shemana, pour le succès, il faut nécessairement qu'il y ait sympathie mutuelle. Protégez-moi et je vous sauverai ».

Shemana prend le petit poisson dans l'eau tenue dans le creux de ses mains, et le regardant demande :

« Petit poisson, de quoi me sauverez-vous ? » « Ceux de l'origine Awhkanienne ont conspiré ensemble pour détruire toute créature vivante qui est sur la surface de la terre, au moyen de l'eau. De cette destruction je vous sauverai ».

— « Et comment vous protégerai-je ? »

— « Pendant que nous sommes petits nous encourons de grands dangers, car les poissons dévorent les poissons. Mettez-moi premièrement dans un globe d'eau auprès de vous, et puis, lorsque je serai trop grand, bêchez pour moi un bassin carré dans votre jardin et mettez-moi dedans. Lorsque j'aurai encore grandi, emportez-moi dans l'océan, car à cette époque je serai capable de me préserver de ceux qui voudraient me désintégrer. Quatre lunes après que vous m'aurez mis en liberté dans cet océan, j'arriverai à ma pleine force; en ce temps les eaux commenceront à se soulever; les sources d'en haut jailliront et les nuages verseront la pluie. Donc bâtissez un vaisseau solide fait de bois impérissable et bien séché. Ce vaisseau, où vous mettrez tout ce dont vous avez besoin, vous le cacherez dans les montagnes de l'est, près du lieu où vous êtes devenu un être en forme humaine et dont nul ennemi ne peut submerger les sommets, et quand les eaux seront au niveau du lieu où le vaisseau est caché, entrez-y et il se lancera tout seul sur les eaux montantes. »

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — « Le vaisseau est sur les eaux et le poisson à corne, qui est très gros, vient à Shemana et dit : « Attachez le vaisseau à la corne de mon front. Ainsi nous devons nécessairement être ensemble, car je suis à même de vous rendre ainsi invisible, de sorte que, pour les êtres hostiles, s'ils observent quelque chose se mouvant, ce ne sera que comme un petit nuage. »

Ai frissonna et continua :

« Le spectacle est terrible, dépassant toute description, chaque hauteur, sauf celle de l'est, est couverte d'hommes, de femmes et de petits enfants autour desquels s'attroupent, comme pour être protégées, toutes sortes de créatures vivantes, et tous les yeux sont fixés sur les eaux montantes qui sont pour eux les eaux de destruction : à la surface déjà luttent et flottent des mourants et des morts. »

Arayah. — « Ce que vous voyez est du passé lointain. Ne sentientez point du tout. Vous vous épuisez sans utilité ; regardez seulement comme vous regarderiez un paysage ; dites-moi ce que vous voyez et entendez. »

Ai. — « Toutes les montagnes du nord sont couvertes et les eaux sont parsemées de mourants et de morts. Juste au-dessus du plus haut pic flotte le vaisseau de Shemana. Quatre fois le soleil se lève et se couche sur le monde des eaux et maintenant le poisson parle en disant : « Les eaux commencent à s'abaisser et elles ne se lèveront plus jamais. Voici que j'ai attaché ton vaisseau à un arbre dont les racines s'étendent vers le centre de la terre, et dont les branches s'étendent en haut, très loin. Voici que je vous ai sauvé selon la volonté d'Ornecenes qui m'envoya. A mesure que les eaux descendent, de même descendra le vaisseau jusqu'à ce que vous arriviez à votre ancienne demeure. »

Alors Shemana : « Il y a longtemps que tous ceux de mon origine ne sont plus ; mais à présent je serai seul sur la terre et que ferai-je alors ? »

Le poisson dit : « C'est ainsi que parle par ma bouche Ornecenes : L'Equilibrateur vous dira ce que vous ferez. »

Et Shemana demande : « Où le trouverai-je ? Comment, étant sur la terre, m'entretiendrai-je avec l'Equilibrateur qui, depuis si longtemps, s'est retiré de son œuvre terrestre ; j'ignore le lieu de son repos ! »

Le poisson répond : « C'est ainsi, par ma bouche, que parle Ornecenes : « Dans les profondeurs de votre propre être vous trouverez l'Attribut de justice qui est l'origine de l'Equilibre, car vous, le chef-d'œuvre de sa formation, à sa similitude, êtes le lieu saint de son temple terrestre dans lequel, par sa propre volonté et loi immuables, il travaille et souffre avec vous continuellement. »

Alors Arayah murmura doucement, tout bas :

« En vérité ! En ordre (sur la terre) l'homme divin et humain est le lieu saint de Dieu. »

Ensuite Ai s'éveilla (1).

(1) « Il est reçu comment cet être qui prit la forme de ce qui vit dans les eaux (ou la passivité), afin de demeurer avec Shemnana pendant le temps des eaux destructrices (ou passivité adverse), disparut en laissant autour de Shemnana une légère radiance d'arc-en-ciel et Shemnana ne le vit plus. Or quand les eaux furent abaissées et qu'une abondance de verdure à croissance rapide poussa sur les montagnes et ensuite plus abondamment dans la plaine, Shemnana reposa dans une grotte naturelle, car il était fatigué et triste en son cœur à cause de son isolement. Or, comme il reposait ainsi en méditation, il passa de contemplation en contemplation, de repos en repos, jusqu'à ce qu'il dormît du sommeil de l'Arquana. Comme il dormait ainsi, la lumière arc-en-ciel dont il était entouré s'approfondit et palpita. Alors une voix parla à Shemnana, l'appelant deux fois par son nom. Il répondit : « Me voici ». Et la voix dit : « J'ai infusé dans votre aura de cette passivité qui vous fut arrachée par violence dans le passé. Maintenant alors formez de l'abondante matérialité radiante et raréfiée qui est autour de vous (où rien d'hostile pour votre formation ne peut entrer, vu qu'elle doit traverser la lumière qui vous environne) et formez-vous une passive ; de cette façon vous ne serez plus isolé et ainsi la race de l'homme sera conservée.

UN COIN DU VOILE

C'est une soirée au printemps, au bord d'un bois. Un jeune homme de vingt ans et une jeune fille de quatorze émergent de l'ombre des arbres et suivent le cours d'un ruisseau ; tous deux portent des paniers de fraises de bois ; sur le panier de la fille se trouve une guirlande de roses sauvages et de violettes.

Jean. — « Elles se vendront bien ces premières fraises, et les clairières en sont pleines. Demain nous passerons la journée dans le bois et nous en cueillerons autant que nous pourrons, avant qu'aucun autre ne les trouve, n'est-ce pas? »

Marcelle. — « Pas demain, Jean. »

Jean. — « Pourquoi pas demain ? »

Marcelle. — « Parce que j'ai à me rendre à la classe du catéchisme chez M. le Curé. »

Jean. — « Pourquoi ? »

Marcelle. — « Pour me préparer à la confirmation. »

Jean. — « Il vaudrait mieux venir avec moi cueillir les fraises.

Marcelle. — « Pourquoi ? »

Jean. — « Vous allez être ma petite femme, n'est-ce pas, Marcelle, comme nous en sommes convenus, lorsque je vous portais sur les pierres du gué à travers l'eau. Pendant que j'ai été dans la forêt lointaine, travaillant pour mieux soutenir ma mère qui n'est plus sur la terre, vous n'avez pas, je suppose, changé d'idée. »

Marcelle. — « Comment le pourrais-je ? Vous êtes le plus brave et le meilleur. »

Jean. — « Merci, ma petite Marcelle, la plus jolie et la plus sage. A présent que votre pauvre père est parti, et que vous êtes orpheline comme moi, je me sens responsable de vous.

Pendant les trois ans que j'ai passés dans le monde des arbres, durant les nuits silencieuses dans lesquelles les grandes étoiles flamboyaient à travers les branches, bien des pensées me sont venues, et la conversation de mon camarade, Prentice Simon, m'a fait penser et sentir différemment de ce que je pensais et sentais avant de quitter le village. » (Il prend sa main dans la sienne).

« Marcelle. »

Marcelle. — « Qu'y a-t-il ? »

Jean. — Je ne vois pas avec plaisir que vous soyiez confirmée. Ce que nos braves parents ont fait pour nous quand nous étions bébés, nous n'en sommes pas responsables, mais à présent nous sommes responsables de ce que nous faisons de notre propre volonté. »

Marcelle. — « Que voulez-vous dire, Jean ? »

Jean. — « Ecoutez ; je ne crois pas que le Dieu qui fit l'homme l'ait maudit, je ne crois pas que nous soyons venus au monde comme de vils criminels, avec un licou autour de nos cous ; je ne me sens pas comme cela ; j'ai la volonté ferme de faire pour le mieux selon mon savoir, d'être de bonne volonté et de bonne action envers tous ceux de bonne volonté, depuis le roi jusqu'à Bob, mon petit chien, et je me sens préparé à la liberté, propre à endurer, mais fait pour le bonheur. »

Marcelle. — « Je ne sais pas, je n'ai jamais pensé à ces choses ; seulement je suppose que si je ne vais pas à la classe, il y aura du tapage ; je hais le tapage je ne voudrais pas être montrée du doigt comme une hérétique. »

Jean. — « Je comprends » (il prend sa main dans la sienne). « Pourquoi attendrions-nous ? Nous sommes seuls au monde ; donnez-vous à moi dès maintenant au lieu d'attendre deux ans. »

Marcelle. — « Le curé ne nous marierait pas. »

Jean. — « Non, mais le Maire de la ville près de laquelle j'ai travaillé depuis deux ans nous mariera. Comme moi-même, il vient d'Alsace et me connut lorsque j'étais un

petit garçon ; il était très bon pour moi, je lui ai tout dit à votre sujet. »



Dix ans après.

C'est une forêt, au temps d'hiver. Les branches des arbres dépouillées de feuilles, sont ornées de gelée blanche étincelante, qui trace les contours des feuilles des arbrisseaux et des arbres, aux feuilles persistantes. Dans une clairière se trouve une hutte de bucheron ; près du feu de bûches, sur un lit, au coin d'une chambre à bas plafond, gît le bucheron. Marcelle jette une nouvelle bûche sur le feu, traverse la chambre, met sa main sur la tête d'un des enfants endormis qui rêve et puis elle s'asseoit à côté de Jean malade, qui gémit en son sommeil.

Jean (ouvrant les yeux) :

— « J'ai soif, toujours soif. »

Elle lui donne à boire puis elle prend son coussin et ses fuseaux et fait de la dentelle, rapidement.

Jean. — « Trois mois depuis que, l'arbre que nous abattions est tombé sur moi et je suis encore alité ; toutes nos petites économies sont parties, et rien que le travail de ma Marcelle n'est entre moi et le dortoir de l'hôpital, qui nous séparerait et où je crèverais à moitié de faim ! les temps sont durs pour vous mon amie.

Marcelle. — « Pas si durs qu'ils le sont pour vous, pour vous qui souffrez nuit et jour. Qu'est-ce que cela me fait de travailler à mon ancien métier ! Cela me rend heureuse de penser combien volontiers ceux qui m'employèrent avant que nous ne nous soyons mariés me donnèrent des commandes pour de la dentelle aussitôt que je leur fis savoir que je travaillerais.

Jean. — « Votre dentelle est si fine et si bien faite ! rien d'étonnant que les anciennes pratiques soient contentes d'en avoir.

Marcelle. — « Comme toujours selon vous tout ce que je fais est bien. J'ai tant de raisons pour être reconnaissante ;

imaginez-vous, Jean, ce qui serait arrivé si l'accident était survenu lorsque nos enfants avaient besoin de tout mon temps et de mes soins! A présent notre petite Marcelle prend soin de ses frères, et me laisse presque libre, et vous êtes si patient, si prévenant ! D'ailleurs notre peine passe déjà : vous dormez et mangez de mieux en mieux. »

Jean. — « Oui, je sens que la santé et la force me reviennent; mais je sais aussi que les votres faiblissent; vous vous êtes privée de nécessités pour ne me laisser manquer de rien. »

Marcelle. — « Les voisins disaient la même chose, lorsque mon pauvre père fut si longtemps malade, mais je me suis remise et me portais si bien, et étais si saine, lorsque vous êtes venu au village, que vous m'appeliez votre rose sauvage des bois.

Jean. — « C'est vrai; mais vous n'étiez qu'une enfant alors, et j'étais près de vous pour vous aider. A présent je ne suis plus une aide, mais un obstacle. »

Marcelle (prenant sa main dans la sienne). « Ne dites pas de bêtises, mon ami. Vous êtes le monde entier pour moi; un peu plus de courage et de patience, et tout ira bien ; avec le printemps, les jours heureux d'antan reviendront, même maintenant il semble qu'il vient sur l'air glacé un souffle parfumé de roses sauvages et de violettes, et je pense vous entendre chanter comme lorsque vous revenez de la forêt pour le repas du soir. » (Elle met sa main sur son côté et pâlit.)

Jean se mettant sur son séant : « Qu'est-ce ? »

Marcelle. — « Rien ; seulement une douleur passagère qui vient et s'en va. Il y a une semaine vous ne pouviez pas vous mettre sur votre séant sans aide ; j'ai prophétisé la vérité. Vous viendrez encore à notre foyer en chantant et en sifflant au printemps, et vous serez fort et en bonne santé, même si...

Jean. — « Si quoi ? »

Marcelle. — « Même si quelque chose arrivait, même si

je m'en allais un peu de temps avant vous pour apprêter notre nouvelle demeure, j'irais en sachant que mon homme, qui a toujours fait son devoir, toujours au mieux de son savoir, prendrait soin de nos enfants, et dans le cours du temps (le plus tard serait le mieux, car la vie terrestre est si précieuse si pleine de beauté et d'espérances) il viendrait à moi dans le nouveau foyer ; ainsi, même en mettant les choses au pis, notre parole de départ ne serait pas : Adieu, mais seulement : au revoir.



QUATRE MOIS APRÈS

C'est un amas de terre, peu élevé, couvert de violettes, au bout Est duquel fleurit un rosier sauvage.

Jean se tient debout, dans son costume d'ouvrier ; la hâche de bûcheron git à terre.

Jean. — « Je puis gagner une meilleure vie pour nos enfants dans le pays de l'ouest lointain qu'ici, ma Marcelle ; et comme nous en sommes convenus, j'ai l'intention de faire pour eux le mieux que je pourrai. Ainsi vous saurez pourquoi je ne viens pas ici, matin et soir, comme à l'habitude. Vous vous souviendrez que pour nous il n'y a aucun *adieu*, mais seulement au revoir. »



LA NUIT

C'est une chambre dans une maison aux bords d'une forêt Canadienne. Un feu brillant de bûches brûle sur l'âtre. Jean est assis devant le feu ; son fils cadet est endormi sur son genou, et repose sa tête sur sa poitrine. Le fils aîné façonne un rude bateau avec un morceau de bois qu'il taille avec un couteau de poche. Marceline se tient debout auprès de son père, sa main sur son épaule. Une femme Indienne

est assise à un coin de l'âtre, les jambes croisées sous elle. Ses yeux foncés et vifs regardent un caverne dans le feu.

Jean. — « Il y aura un an, à minuit, depuis que votre chère mère nous a quittés, Marceline, et il me semble que c'était hier.

Maintes fois je me demande : vit-elle encore ? Et si oui, comment et où ? Sa pensée que je la rejoindrai dans un nouveau foyer est-elle réelle et vraie ? Nous étions de pauvres humbles gens, mais depuis son enfance jusqu'à ce qu'elle m'ait quitté, la vie de ma Marcelle fut une vie d'abnégation de soi, de dévouement désintéressé, et s'il y a des êtres qui voient nos pensées, nos paroles et nos actes ils peuvent rendre ce témoignage d'elle, qu'elle fit toujours au mieux de son savoir.

Marceline. — « Souvent lorsque je dors, il me semble que ma mère est vivante et que nos pensées se rencontrent. »

Jean. — « Et à moi aussi ; mais ceci peut ne venir que de l'imagination. On dit qu'il y a des Indiens qui peuvent, dans le sommeil, voir et même parler avec les trépassés, s'ils ont quelque fil indicateur, quelque chose qu'ils ont portée ou qui les a impressionnés. »

Watha. — « C'est vrai. Si le bras fort le veut, je puis l'amener à quelqu'un qui peut voir celle qui était la joie de sa vie et qui, puisqu'un an s'est écoulé depuis qu'elle quitta la terre, doit, si elle existe, être entrée dans sa propre habitation. Si elle a cessé d'être, à quoi bon chercher et se lamenter sur quelqu'un qui n'est pas ? Le Bras fort veut-il venir avec la vieille Watha ? »

Jean. — « Pourquoi pas ? Allez ; je vous suivrai. (à part) je ne suis pas obligé de croire le voyant supposé et l'expérience pourra me rapprocher d'un pas de la vérité. »

Marceline. — « Laissez-moi aller avec vous mon père. Mon frère gardera les petits. Peut-être pourrai-je voir ma mère. »

Jean. — « Comme vous voudrez, mon enfant. »

Watha. — « Que le Bras fort prenne avec lui quelque chose que la joie de sa vie ait portée ou estimée. »

Marceline montrant à Watha un ruban qu'elle porte autour de son cou et auquel est attachée la moitié d'une pièce de monnaie d'argent.

— « Ceci n'a jamais quitté le cou de ma mère jusqu'au jour où elle l'a mis au mien. »

Jean. — « C'est vrai. C'est la moitié de la vieille pièce d'argent que j'ai brisée et que je lui ai donnée, au jour de notre mariage. Je me souviens comme si c'était hier seulement des paroles de Prentice Simon, qui était présent : « Le seul lien légitime d'union est l'amour, l'amour qui est plus fort que la mortalité. »



UN WIGWAM DANS LA FORÊT

Sur une couche de feuilles repose un jeune Indien qui tient dans sa main la moitié de la pièce d'argent attachée au ruban ; à son côté se tient debout un Indien d'environ quarante ans, vêtu du costume indigène, à qui Watha parle rapidement. A un signe de lui elle va à l'entrée du wigwam et fait signe à Jean et à Marceline d'entrer.

L'Indien. — « Watha ma propre parente m'a dit que le Bras fort désirait que Chalçen le dormeur entrât dans le monde inférieur pour voir celle qu'il a perdue à l'endroit où elle est. »

Jean. — « Je voudrais la voir où elle est, ou où je suis. »

L'Indien. — « Je n'ai aucune autorisation pour déranger le repos ou le travail de ceux qui ont quitté la terre et qui cependant sont ; et je ne vois aucune raison pour le faire, même si je le pouvais » (à Watha). « Pourquoi avez-vous amené ici le Bras fort : si mon jeune voyant voit celle dont il veut savoir la demeure et l'état, il ne le croira pas ? »

Watha. — « (A voix basse). Le Bras fort croira celle qui est sienne. »

L'Indien, (tendant ses mains à Marceline) : « Venez à moi, mon enfant, si vous le voulez, et mettez vos mains dans les miennes. »

Marceline va à lui et met ses mains dans les siennes.

L'Indien. — « Voulez-vous dormir et voir ? »

Marceline. — « Je veux dormir et voir ma mère. »

L'Indien. — « Dormez et voyez ce qui est. »

Le Néophyte et Voyant. — « Comme un nuage argentin qui flotte parmi plusieurs nuages illuminés de la lune au milieu d'un ciel gris et brumeux, tel est le lieu que je sentiente. Le lieu est pour moi comme de l'eau pure non troublée, cependant pour ceux qui s'y trouvent il est comme la terre pour l'homme. »

L'Indien. — « Qui s'y trouve ? »

Le Néophyte. — « Ceux qui sont comme des saphirs encaissés dans du lapis lazuli, lequel lapis lazuli est enchassé dans du cristal rougeâtre, mais autour de tous les encaissements je vois l'aura saphirine. »

L'Indien. — « Ceux que vous voyez sont des Intelligences revêtues de l'état physique dans le degré nerveux. Que font-ils ? »

Le Néophyte. — « Quelques-uns forment un cercle autour d'une passive qui dort, ou tout au moins repose, car je devine que le sommeil n'est pas celui de l'inconscience complète. »

L'Indien. — « Pourquoi le devinez-vous ? »

Le Néophyte. — « Parce que je perçois de légères lignes de force pathétique qui émanent de la partie postérieure du cerveau de la dormeuse et forment une voie légèrement lumineuse d'une douce lumière rose. »

L'Indien. — « Dans quelle direction ? »

Le Néophyte. — « Nord-est et en descendant. »

L'Indien. — « Décrivez la forme de celle qui repose. »

Le Néophyte. — « C'est celle d'une jeune femme à figure douce et belle. Elle est vêtue d'un vêtement gris grossier et ses cheveux longs et abondants sont couverts d'un bonnet

rond, en dentelles. Dans sa main gauche elle tient une petite branche de fleurs roses et odorantes. A présent, elle sourit dans son sommeil, comme une qui est heureuse. »

Jean (d'une voix très émue) : « C'est Marcelle, ma Marcelle. »

L'Indien. — « Ne cédez pas à votre émotion ; surtout ne soufflez pas son nom de peur que vous ne dérangiez son repos avant le temps. »

Le Néophyte. — « Combien cette belle enfant ressemble à celle qui dort ! »

L'Indien. — « Quelle enfant ? »

Le Néophyte. — « L'enfant qui monte le sentier de lumière descendante rose pâle. »

Jean. — « C'est Marceline. Est-ce qu'elle y est en danger. Que Dieu m'aide si je perds celle-là aussi ! »

L'Indien. — « Tenez-vous tranquille. Si je n'avais pas le pouvoir de la protéger, aurais-je mis en liberté son être nerveux ? Nous autres, nous ne nous réjouissons pas de la séparation d'être, nous laissons cela aux peaux blanches qui sont d'une autre race et d'une autre croyance. »

Le Néophyte. — « La femme perçoit l'enfant, elle se lève et une expression d'inquiétude est dans ses yeux ; maintenant cette expression fait place à celle de la joie ; apparemment elle comprend que c'est le sommeil de transe, et non la mortalité, qui a mis en liberté l'être nerveux de l'enfant. La femme embrasse l'enfant avec tendresse et demande : « Et Jean ? est-ce que tout va bien pour lui ? » L'enfant répond : « Mon père va bien et est si fort que les Indiens l'appellent le Bras fort. Il ne nous quitte jamais, sauf pour son travail, et il nous parle de notre mère tous les jours. C'est le premier anniversaire de la nuit où vous nous avez quittés et nous n'avons ni vu votre figure, ni entendu votre voix, ma mère. C'est pourquoi nous sommes venus, mon père et moi, ensemble, à quelqu'un qu'une fidèle femme Indienne, qui prend soin de nous, quand mon père travaille dans la forêt, nous a dit pouvoir nous dire où vous êtes.

C'est lui qui m'a permis de venir vers vous, mais je ne puis pas rester. »

— « Non, non, il ne faut pas rester, mon enfant. Retournez à Jean et dites-lui : Ma mère vous dit : Depuis le moment où je fermai les yeux, avec ma tête couchée sur votre poitrine, il m'a semblé que j'y reposais. Une fois seulement, je fus troublée et me suis éveillée à demi. »

Jean (en lui même). — « C'était lorsqu'un soir, en revenant de mon travail je trouvai que pendant que Marceline était allée traire la chèvre le petit Pierre était tombé ; cette pensée m'est venue, ne vaudrait-il pas mieux prendre une femme quelconque qui prendrait soin des enfants. Alors j'entendis un soupir, tel que celui de Marcelle, lorsque je souffrais après mon accident ; je bannis la pensée une fois pour toutes et trouvai Watha. »

— Marcelle continue de parler : « Puis un sentiment de protection et de sécurité me berça encore au repos, et je me suis reposée jusqu'à la venue de Marceline mais dans mon sommeil j'ai eu plusieurs rèves. »

L'Indien (en faisant signe à Jean de se taire) : « Quels rêves ? »

Le Néophyte. — Elle répond ainsi : Voici le premier rêve dont je me souviens. Quelqu'un que je ne voyais pas parla à un autre en disant : « Très agréable est notre mission de surveiller et évoluer ceux qui, bien qu'ils n'aient eu aucune opportunité d'évolution intellectuelle, ont vécu des vies sérieuses et dévouées et agi pour le mieux selon leur savoir, pour les leurs et pour leurs semblables ; ces simples, sincères, et si riches en pathétisme qu'ils ont retenu l'individualité après la séparation et sont par conséquent capables de réception et de responsion à notre égard, à quoi ne peuvent-ils pas évoluer ? »

Une voix répondit : « Parce que leur amour et leur sollicitude sont pour les leurs et pour l'homme, ils occupent le monde inférieur, et leurs habitations, sûrement gardées, et partiellement illuminées, sont au milieu même de la région

la plus dangereuse pour la terre et pour l'homme ; c'est pourquoi ces simples et dévoués sont de grande valeur. »
La première voix répondit :

« C'est de ceux-ci que le grand Initié de l'occident lointain porta témoignage lorsqu'il parla aux plus soumis et aux plus humbles de ses disciples en disant : « Dans les raréfactions de la terre, notre mère, il y a plusieurs habitations variées. Si aucune place ne vous était préparée, assurément je vous l'aurais dit. »

Alors je compris que j'étais en sûreté dans la demeure dont je vous parlai au foyer terrestre d'autrefois, lorsque je disais que si nous nous séparions pour quelque temps, notre séparation ne serait pas un adieu, mais seulement un au revoir ; et un contentement plein d'espoir et de patience m'envahit.

Je rêvai encore que vous vous teniez debout à l'endroit où vous m'aviez étendue et quoique je ne pusse pas entendre votre voix, je sentais que vous veniez pour me dire que vous alliez avec nos enfants à travers la mer au pays de l'ouest ; si grand que fut mon besoin de vous dans la nouvelle demeure qui, sans vous, ne pourrait jamais être un foyer pour moi, ma pensée fut : Puisse mon bien aimé vivre longtemps sur la terre. Une voix répondit à ma pensée, doucement, en disant :

— « Le jour viendra où ceux qui sont reçus dans ces habitations n'attendront plus la venue des leurs, parce que, reposés et évolués, ils pourront retourner vers eux, premièrement aux auras qui leur seront convenables, ensuite en se revêtant d'un corps matériel, léger, élastique, résistant, lumineux, immortel. » Ces paroles changèrent mon contentement en joie et ma penséee fut : « ô de pouvoir retourner à notre foyer forestier, pour préparer le potage de lentilles rouges pour le repas du soir, et mettre la chandelle à la fenêtre, vers la forêt, lorsque la nuit s'approche vite. »

Encore une fois, il me semble y avoir de cela peu de temps, je rêvai que je voyais une femme grande, mince, à

peau rouge, dont l'aura rendit lumineux tout ce qui était autour d'elle de sorte que, ainsi, cet entourage m'était visible. Elle était assise près de la porte extérieure que sa lumière d'aura traversait, et je voyais un arbre à feuillage rouge brillant tel que je n'en avais jamais vu auparavant. Alors je vous vis, ma Marceline, assise auprès de Jean et raccommodant ses chaussettes comme autrefois je les raccommodais, et je voyais comment des fils argentés se mêlaient à ses cheveux et à sa barbe foncés, et comment les lignes de souci s'étaient approfondies sur son visage. Mais tout était vu de très loin, et je sentis que tôt ou tard il devait venir à moi, mais que je ne pourrais retourner à lui. Néanmoins, en conscience, ma pensée se concentrait vers le nouveau foyer de la forêt. »

L'Indien. — « C'est cette pensée pleine de fidèle amour qui a formé la voie de communication entre les deux demeures. »

Jean. — « Donc les paroles de Prentice sont vraies : Ce n'est pas en des évocations et des prières, pas dans le sacrifice de l'innocent pour le coupable, pas dans les rites et cérémonies non naturels, mais dans l'union de l'intelligence, dans l'union de l'amour que se trouve la communication entre l'homme et les bien-aimés qui ont quitté le corps. »

Le Néophyte. — « Ne restez pas, mon enfant, ma Marceline, retournez, retournez. »

L'Indien. — « Retournez. »

Marceline ouvre ses yeux et va à son père qui tient sa main dans la sienne.

L'Indien au Néophyte. — « Retournez et reposez-vous en sommeil naturel ; en vous éveillant ne vous souvenez de rien. Les habitations des trépassés sont en la charge de ceux qui ont l'office de les garder et de les évoluer, et avec eux, aucun étranger ne peut s'entre-mêler. » Il prend le ruban et la pièce brisée de la main du Néophyte et le donne à Jean qui l'attache autour du cou de Marceline.

Jean à l'Indien. — « Que puis-je vous offrir pour ce que vous avez fait pour moi cette nuit ? »

L'Indien. — « Rien, sauf votre bonne volonté. Ces choses là ne s'achètent ni ne se vendent. »

Jean. — « Mes remerciements, ma gratitude vous sont acquis pour toujours. Si le temps vient où je puis vous servir, je le ferai. »

L'Indien. — « Je le sais. Allez maintenant en paix à votre demeure. » A Watha « amenez-les vite à la maison. N'entendez-vous pas le gémissement du vent à travers les arbres de la forêt ? Les puissances de l'air éveillent les rois des tempêtes. »



Un cercle à la mode dans une des grandes capitales d'Europe.

Deux hommes (Jacques d'Arlort et Gaston Le Grange) conversent ensemble au centre d'un petit groupe.

Gaston. — « Ainsi, comme moi, vous niez et répudiez toutes croyances et n'acceptez les codes que par obligation ; comme nous, c'est-à-dire moi-même et un certain nombre des avancés qui me prennent (aussi longtemps que cela convient à leur propos) comme leur chef, vous renoncez à la Tradition, au Saintes Ecritures, au Culte, et à tout apanage qui est le fruit des croyances, des codes, et des coutumes de notre soi-disant société civilisée. »

Jacques. — « Pas du tout. Quant à la tradition, j'en sais fort peu de chose, et je m'en soucie encore moins. La vie, pour moi, est le présent, et tous les plaisirs qu'on peut en obtenir. Il ne m'intéresse pas plus de savoir ce que l'homme pensa, dit et fit dans le passé lointain que de deviner ce qu'il pourra penser, dire ou faire dans l'avenir reculé ; quant au saintes Ecritures, j'y trouve des parties admirables ; le seul dommage est que les informations de valeur qui y sont contenues, paraissent irréalisables pour les mortels ordinaires, par exemple, la connaissance de la voie vers l'arbre

de la vie et le secret de la confection du potage rouge que Jacob vendit à Esaü pour son droit d'aînesse et qui est dit lui avoir donné la vigueur continue et la longévité. Le conseil : « Mangeons et buvons, car demain nous mourons » est excellent. La vie étant si déraisonnablement courte dans cette époque dégénérée, qu'il nous convient de prendre tout le plaisir que nous pouvons en obtenir. Quant à la croyance et au culte, je suis prêt à croire en une félicité sans fin n'importe dans quelle densité elle m'est offerte, et si j'étais un pauvre malheureux, vivant avec une femme et une troupe d'enfants dans une seule chambre de cave ou un galetas, je me réjouirais du culte qui m'ouvre un bâtiment spacieux, beau, bien aéré et chauffé, dans lequel, quand je ne pourrais pas payer l'entrée d'un théâtre ou d'un café concert, je pourrais trouver un siège de quatrième classe, inhaler le parfum des fleurs ou de l'encens, entendre la musique et des chants plus ou moins mélodieux, et dormir sans être dérangé, si les prières ou le sermon m'ennuient, parce que l'air pur est meilleur que l'air vicié, parce qu'une cathédrale est plus pittoresque qu'une cave ou qu'un galetas, parce que l'odeur de l'encens et des fleurs est préférable à celle de la sueur et des eaux sales, parce que les sons de l'orgue et la voix des enfants de chœur sont préférables aux grondements d'une femme mécontente et aux cris d'enfants à moitié affamés.

Du point de vue d'un pauvre homme je dis : Vive le culte ! Je tiens au plaisir... le plaisir et toujours le plaisir ! Même le Royal Sage qui, évidemment, comprit comment vivre, nous dit qu'il y a un temps pour rire et un temps pour aimer et conseille à un jeune homme de marcher selon les voies de son cœur et selon la vue de ses yeux, tant que dure la jeunesse. Il est vrai qu'il introduit le jugement de Dieu sur ceux qui suivent son sage conseil, mais vu qu'aucune divinité spéciale ne gouverne le monde, et que tout homme, autant qu'il le peut, fait ce qui est juste à ses propres yeux, ce jugement menaçant ne fait aucune différence pratique à l'égard du bonheur humain.

Gaston. — « En pratique je suis un avec vous, mais dans la théorie je ne suis pas tout à fait sûr que ce ne soit pas justement en suivant nos impulsions et désirs jusqu'à l'âge de trente cinq ans que nos années plus tard véritablement deviennent la vanité des vanités. »

Jacques. — « Si vous craignez l'avenir, allez à la Trappe ; ses habitants sont des forts gaillards à un âge où nous autres boulevardiers, sommes en proie à l'anémie, au rhumatisme et quant à moi, j'ai l'intention de jouir de la vie aussi longtemps que durera mon pouvoir de jouissance. »

Gaston. — « Et ensuite ? »

Jacques. — « Quelques piqûres de morphine ou une potion pour provoquer le sommeil me transporteront dans l'inconnaissable voilé dont on parle tant, et dont on sait si peu, s'il existe, ou bien à l'extinction individuelle. »

Il regarde sa montre : « J'ai un rendez-vous ; au revoir, camarade, au revoir. Ce que je vous dis, je le dis à tous : *Ne pensez jamais.* »



QUINZE ANS APRÈS

Jacques et Gaston sont assis ensemble, dans un fumoir, richement meublé, de style oriental ; ils fument l'opium.

Jacques. — « Demain sera le trente septième anniversaire de mon existence terrestre. Combien rapidement le temps s'envole quand on vieillit. »

Gaston. — « Vous avez profité de votre temps de votre mieux ; il n'y a pas une seule fontaine de plaisir dans laquelle vous ne vous soyez pas plongé, il n'y a pas, autant que je le sache, un désir ou une impulsion, que vous n'avez pas fait de votre mieux, pour satisfaire quoiqu'il en coutât...

Jacques. — « Aux autres. C'est vrai. La charité commence à soi, et je n'ai jamais trouvé aucune raison logique pour qu'elle ne s'y termine pas. La vie est constituée de telle façon que si nous ne mangeons pas, nous sommes mangés,

et je préfère la première méthode à la dernière. Vu l'état actuel de la société, nulle personne de bon sens ne peut se permettre de pratiquer les vertus holocaustales, sous peine d'annihilation sociale, sinon actuelle. Ce sont les gens ordinaires, les non scrupuleux qui prévalent, les philosophes et les consciencieux qui succombent. »

Gaston. — « D'accord, théoriquement et pratiquement. D'ailleurs, nous sommes tous deux innocents de crimes flagrants et la croyance, la coûtume et le code qui sont aussi fixes pour les pauvres et les malheureux qu'ils sont élastiques pour les riches et les prospères nous considèrent comme des innocents. »

Jacques. — « Certainement. Les fortunes de certains de notre connaissance ont été amenées sous notre influence, annexées aux notres, mais avec une parfaite honorabilité. Les enfants qui portent notre nom ont été, autant que nous le sachions conçus en règle, nos chevaux nous ont gagné leurs milles et dizaines de milles en raison de leur pur sang et de leur beau dressage, et si leurs palefreniers bien payés ont eu recours occasionnellement à des moyens non orthodoxes, qui tendaient à assurer leur victoire sur leurs rivaux, sommes-nous responsables pour des palefreniers, des hommes d'écurie et autres animaux humains ? Est-ce notre faute, si les belles femmes de nos amis nous ont occasionnellement préférés à eux ou si la fortune nous a favorisé au rouge et noir et au baccara.

Jacques. — « La vie vaut la peine de vivre. Si la jeunesse et la force duraient, elles ne laisseraient rien à souhaiter, car quant à la volonté et au désir, je constate qu'ils s'accroissent avec les années ; toujours même, pendant que je suis au milieu d'une jouissance, une autre paraît dans la distance plus ravissante et plus tentatrice. La seule ombre sur mon océan de délices est la connaissance que dans environ quinze ans ou plus, quoique je ne puisse concevoir que les désirs me manquent, le moyen de les satisfaire pourrait bien me faire défaut.

Gaston. — « La même pensée m'inquiète. Sérieusement, si je vis jusqu'à quarante ans, j'ai l'intention de me retirer à mon état familial et de cultiver la philanthropie, le catholicisme, le bétail et les betteraves. »

Jacques. — « Et votre femme ? »

Gaston. — « Elle sera libre de faire comme elle veut, de même qu'elle l'est maintenant. D'ailleurs peut-être un incendie ou une automobile m'épargnera la peine de la conversion. Qui sait ?

Jacques. — « Ne vous adonnez pas aux pressentiments sombres, mon ami. Quant à moi j'ai l'intention de poursuivre le plaisir aussi longtemps que durera la vie et j'espère même que lorsque je perdrai la sensation des dernières délices terrestres, je gagnerai un coup d'œil de quelque sensationnel délice dans le pays des nuages, dans les eaux, sur la terre ou sous la terre ou à quelque endroit où ma demeure future pourra se trouver, vers lesquels je pourrai me hâter c'est-à-dire bien entendu, s'il reste aucune chose de moi... sinon, (avec une grimace) eh bien ! quelqu'un appelle l'annihilation « le mal suprême ».

Gaston. — « Peut-être ; mais au moins elle met fin à toute souffrance. »

Jacques. — « Et à tout désir. Quant à moi, je suis un homme de désirs et ma volonté est de vivre pour les satisfaire coûte que coûte. »

Gaston. — « Peut-être parce que la marée de votre vie flue fortement ; quant à moi je sens que la mienne est presque à son reflux. »

Jacques.—« Je vous conseille d'éloigner de tels sentiments. Néanmoins si vous vous décidiez à traverser la barrière avant votre temps, si vous le pouvez, venez à moi comme un vrai ami, de telle manière que vous le pourrez le mieux, et ainsi aidez à satisfaire un de mes désirs, qui est de savoir si ma pensée que la vie prochaine est une continuation de la vie terrestre, dans un degré plus raréfié, est vraie ou non. »

Gaston. — « Si je peux venir à vous, je le ferai mais je ne

désire pas la continuation d'existence. Toujours ma vie a été sans objet et conséquemment sans intérêt défini, et parfois je suis conscient d'être un composé de nombreux êtres élémentaires ou non formés que je n'ai jamais considéré valoir la peine d'essayer d'unir en une individualité durable et qui, je le sentiente, ne seront que trop contents de regagner leur liberté et de retourner chacun vers son propre milieu. »

Jacques.— « C'est une notion étrange! mais pas impossible, bien que loin de la partager je sente que j'ai un moi dominant dont la force même donne force aux impulsions et désirs que je pourrais apprendre à contrôler et à unir, si je trouvais un objet pour faire ainsi, si la lutte pour l'unité ou l'individualisation en valait la peine. »

La pendule sur la cheminée sonne onze heures. Gaston se levant :

— « Je n'avais aucune idée qu'il était si tard. J'avais l'intention de me retirer de bonne heure, car le bateau pour Malte se met en route à six heures demain matin. »

Jacques lui serrant la main : « Bon voyage et bonne chance ! Jusqu'à notre prochaine rencontre. »

Gaston. — « Merci, merci. Adieu, adieu. »



DIX ANS APRÈS

Le dortoir d'hôpital des fiévreux. Le médecin principal et une sœur de charité garde-malade se tiennent debout auprès d'un lit sur lequel gît Jacques.

Le Médecin principal. — « Je vois que le nom de notre malade est Jacques d'Arfort. »

La Garde malade. — « Oui, c'est le banquier riche et renommé. Il séjournait à l'hôtel et ce matin le Docteur qu'il avait mandé trouvant des symptômes de la fièvre maligne qui s'accroît dans la ville a ordonné son admission d'urgence

ici. Lorsqu'il arriva il était dans une sorte de stupeur qui a maintenant fait place au délire. »

Jacques. — « Délire ! j'entends le mot délire. Qu'est-ce, le délire ? un égarement de l'esprit causé par la maladie ; une grande agitation de l'âme causée par les passions. Je suis malade, très malade ; je souffre, ma tête est comme du feu, je parle et parce que je dis ce que je vois et que mon expérience ne coïncide pas avec la votre, vous, les docteurs et les gardes-malades, m'accusez de délire. M. le Docteur, je vous entendis dire à voix basse, lorsqu'on m'a amené ici, non par ma volonté, qu'il y avait peu d'espoir de me guérir mais mon désir est de vivre, rien que vivre, et vous m'aideriez au lieu de me condamner, si vous aviez un grain de sens dans votre tête. Tout l'élan de la jeunesse et la vigueur de la première virilité qui pendant les dernières années ont paru dormants se sont réveillés. N'importe où je regarde, sur les murs, sur le plafond, sur la cornette blanche de ma jolie petite garde-malade, ou sur les nuages et les eaux les plus éloignés, je vois la réflexion des figures des femmes que j'ai aimées ou qui m'ont aimé ; je les vois les unes après les autres, ou quelquefois il y en a deux, trois, quatre ensemble, et alors il y a une terrible querelle et j'essaie de garder l'ordre entre elles. Une fois lorsque je le fis ainsi, un ennemi ressemblant remarquablement à l'homme qui parcourt le dortoir dans la nuit et dérange tout le monde, essaya de m'en empêcher. Je résistai, et quelques veilleurs eurent l'audace de me confiner dans une camisole de force. Les lâches, canailles, diables, idiots. »

La sœur de charité lui donne un médicament dans un verre.

Jacques. — « Je sais ce que c'est, que vous m'offrez par les ordres du docteur : une drogue pour enlever mon pouvoir de libre pensée et action, de peur que je ne puisse voir mon ennemi et lui donner la volée qu'il mérite. Je le sais, mais je l'accepte, parce que c'est une petite main à fossettes qui me la présente ; quel dommage que nous ne nous soyons

pas rencontrés il y a vingt ans ! » Il boit le médicament et s'incline en arrière sur les oreillers.

Le médecin principal se retire un peu avec son confrère : « J'ai télégraphié à Madame d'Arfort, lui disant les tristes circonstances et la nature de la maladie ; car à mon avis, notre malade ne guérira pas. »

Jacques. — (Comme s'il parlait en rêve) : « C'est mieux qu'aucune galerie de tableaux que j'ai jamais vue ; et chaque tableau est double, toujours double. Sur chaque vague de l'océan sont réfléchis vivement les plus saisissants tableaux de ma vie. Les scènes m'intéressent intensément, car elles dépeignent toutes les scènes les plus vives, les plus passionnelles de ma vie, avec des possibilités et quelles possibilités ! Si là est la région qui m'attend, docteur, si votre lugubre prophétie est réalisée, et s'il reste quelque chose de moi, je trouverai la vie ravissante, voluptueuse, toute satisfaisante, mais, ma jolie petite garde-malade, je ne distingue pas exactement le mur bleu de la mer, ni le pays des nuages du plafond, ni vous de ma première aimée Lina ou... ou...

Il s'affaisse sur les oreillers sans connaissance.

La Garde-malade.— « Cette insensibilité, est-ce l'effet de la potion ? »

Le Docteur. — « Non, si je ne me trompe pas, c'est le coma qui se terminera par le dernier sommeil. »



Un lieu qui ressemble quelque peu à une mer calme et à un ciel sans nuage, sauf qu'il est de moindre densité et que le bleu est foncé, d'une teinte semblable au lapis lazuli, et que la mer et le ciel paraissent presque se toucher l'un l'autre.

Jacques. — « (Passant à travers les eaux çà et là comme un somnambule qui cherche quelque chose). « Gaston, Gaston ! Pendant la décade que j'ai vécue dans la chair après que l'automobile vous a écrasé, vous ne m'avez donné aucun signe de votre existence. A présent que je me trouve dans

ce lieu étranger, où il semble que je me suis égaré, ou bien où j'ai été porté en sommeil, du dortoir des fiévreux, vous voir, ou même entendre le son de votre voix me sera rafraîchissant. Si comme Owen Glendower, je puis appeler les esprits (ou corps nerveux) des vastes profondeurs, je vous évoque, mais la question est : « viendrez-vous lorsque je vous appelle ? »

Un nuage de couleur gris-rougeâtre comme s'il était teinté par le coucher du soleil s'élève du sud, et repose à une petite distance de l'évocateur. Le nuage est réfléchi dans les eaux et une forme à la similitude de Gaston regarde du nuage.

Jacques.— « Peste ! mon brave garçon vous voilà ! jamais je n'ai été plus surpris. Ne bougez pas, car je ne suis pas habitué encore à ce lieu et je pourrais vous perdre de vue ». (Il va rapidement vers l'endroit où la similitude de Gaston lui est visible et tend ses mains vers ses mains tendues, mais il ne trouve rien et il lui semble qu'une marée lente mais irrésistible l'emporte en avant). Où sont vos mains, mon vieux camarade, dans tant de plaisirs et tant d'aventures ; j'ai besoin de sentir leur poignée, rien, rien, pas même votre réflexion ; comme c'est étrange, comme cela rend confus. Suis-je vraiment en vie ? Et si oui, comment, où, pour quel objet ? je me sens bouleversé, troublé. »

(A distance, devient visible la forme d'une très belle fille qui s'incline sous l'ombre d'un saule pleureur, poussant au bord des eaux).

Jacques s'affranchissant du courant qui le porte en avant et se dirigeant vers la scène nouvelle : « Qu'importe Gaston. Qu'importe tous les saints ou diables puisque Lina est ici ? à sa vue, tout l'ancien feu de passion que l'âge et l'expérience avaient, à ce que je pensais, éteint, s'éveille.

Les dévots ont raison : la mortalité vaut mieux que la vie, et le corps qui vieillit et souffre n'est qu'une prison charnelle. Vive la mortalité qui nous rend libres pour vivre et aimer. »

Levez-vous et venez à ma rencontre, ma Lina, comme aux jours d'antan. Si, comme me l'avait enseigné un vieil occultiste de Bagdad à moitié fou, la longévité est en proportion de la raréfaction, nous pouvons jouir d'un long tour de plaisir dans cette localité. Venez, venez mon amour ».

(La forme se lève avec une figure rougie de joie et vient vers lui, les bras tendus).

— « Mille fois bien venue, ma Lina ! Vive l'amour dans la mer et dans le pays des nuages ! »

Comme il essaie de serrer la forme dans ses bras, ceux-ci se serrent sur le vide et la scène entière disparaît : il pousse un cri étouffé, à la fois de peur et de rage. Autour de lui il y a un son de voix humaines, d'instruments de musique, des chants d'oiseaux, et le langage d'animaux variés mélangés avec le son de vagues et de vents. Au milieu de cet assemblage de sons mélangés, il arrive comme un refrain le son d'une voix d'en haut calme et douce :

— « Reposez-vous, pensez ; reposez-vous, pensez. »

Jacques. — « C'est ce que ma pauvre mère et ma fiancée Patience, les seules femmes qui m'aimèrent pour moi-même m'ont toujours dit. Peut-être elles se trouvent quelque part au-dessus de cette demeure bizarre, et ont le vouloir de m'aider et de me réconforter. Ma mère, ma mère ! Patience, Patience ! si vous êtes ici, aidez-moi. Enfin j'ai besoin de me reposer, mais j'erre toujours, j'ai besoin de penser, mais tout est confusion. »

Il écoute.

— « Aucune vision, aucun son ne répond à mon appel, peut-être à cause de la sincérité de celles que j'appelle à mon aide, aucun être n'a le pouvoir d'assumer leurs formes ou d'imiter leurs voix, peut-être elles sont gardées en sûreté dans la région des âmes, si cette région existe de sorte qu'aucun appel ne peut les troubler. Qu'est ceci ? »

(Devant lui, réfléchi sur la surface des eaux apparaît un homme vénérable, lisant un rouleau, en costume oriental,

et, assise sur un tapis, enfilant des perles précieuses, se trouve une belle jeune femme aux yeux foncés).

— « Ceci n'est nullement une illusion. C'est véritablement Hassan et sa fille Nejma, comme sur la terre la joie s'enfuit et le malheur reste. Lorsque je ruinai le vieillard et trompai Nejma, non par dessein, mais à cause de circonstances, et à cause de l'habitude de m'épargner de la peine, il me disait que bien que je puisse ne lui faire aucune restitution pendant ma vie terrestre, un temps viendrait où il règlerait nos comptes, dans un autre monde. Qu'ils sont terribles, dans leur sévérité, les yeux du vieillard. Même la figure de Nejma est aussi inexorable que celle d'Atropos (1). La peur me saisit, cependant je suis tiré en avant comme par une sorte de fascination. Le vieillard et sa fille s'enfoncent sous la surface des eaux, et je suis tiré en bas, en bas, sauvez-moi ! ô sauvez-moi !

Etait-ce mon propre cri d'horreur qui brisa le charme ? Qui sait ? Hassan, Nejma, comme Gaston, comme Lina paraissaient être et ne sont pas.

Même les bruits de multitudes se sont perdus en un silence étrange, et cependant je ne puis pas me reposer, en pensée, ni en fait, mais j'erre sans but, sans propos, d'une façon continue, comme sur la terre j'errais toujours là où quelqu'élan de passion ou d'ambition, où quelque nouveau et fort désir m'attirait pour le moment vers un but imaginé. Je voudrais qu'un son quelconque brisât la bizarre monotonie de ce silence prolongé » (le son des pleurs d'une femme interrompt le silence).

Une voix. — « Ruinée ! ruinée ! tout ce que mon mari avait, il le laissa à ma charge pour nos enfants, et à présent, à présent, vous nous avez privés de tout, de tout ».

Jacques. — « Mon Dieu ! c'est la voix de Madame de Monteroy, de la veuve que je persuadai de mettre sa fortune

(1) La Parque qui était supposée couper le fil de la vie de l'homme.

dans notre banque, me sentant sûr de parer ainsi le crac, et qui devint folle en se trouvant ruinée. »

Un rire fou se répète en écho en haut et en bas.

La voix. — « Venez, mes enfants, poussons des cris, chantons, dansons et soyons gais. Regardez, regardez, les démons nous arrosent d'or, l'or, le tout puissant, l'or, le Dieu. Rien n'est bon à avoir sauf l'or, l'or, l'or. »

Comme le rire fou est répété d'en haut, Jacques regarde en haut et voit la forme d'une femme en camisole de force, dont les yeux brillant de l'étrange clarté de la folie, rencontrent les siens. D'un gémissement d'agonie il couvre ses yeux de ses mains.

Jacques. — « Arrière, arrière, terrible spectre, ou je deviendrai fou, moi aussi. Ce n'est pas dans la torture du feu matériel, pas dans la compagnie de démons qu'est la punition après la séparation, la conscience est notre tourment, les démons nos souvenirs, Nemesis Nemesis, une avec les Erinnyes (1), vous n'êtes nullement un mythe, mais une réalité terrible. »



Douze lune après.

Jacques. — « Toujours ma peur mortelle a été de perdre mon individualité ; mais, à présent, après ce qui, pour moi, paraît des siècles de peur, de remords et de souffrance, je me demande : ne vaudrait-il pas mieux ne pas être. Justement les anciens écrivains décrivent les Erinnyes qui chassent et persécutent comme des filles tirant leur origine des gouttes du sang d'Uranus, comme habitant dans les ténèbres profondes de Tartarus, redoutées des hommes et même des Dieux. Jusqu'ici j'ai refusé de croire en une Divinité, à présent j'appelle à celle, si elle existe, qui est l'amie de

(1) Les Erinnyes (les Furiæ ou Dirau des Romains) est supposé dérivé de deux mots grecs, signifiant je chasse ou persécute, parce qu'elles étaient supposées chasser ou persécuter ceux qui avaient fait le mal.

l'homme. Délivrez-moi de ce lieu, ou souffrez que je cesse d'être. »

Une voix. — « En justice, Dieu peut-il pardonner les délits des hommes contre leurs semblables ? L'homme seul peut pardonner les torts faits à l'homme.

Une autre voix. — « Pour tous ceux qui vivent, il y a miséricorde et pardon. Regardez en haut, levez vos yeux au-delà du pays des nuages aux réflexions. »

Une autre voix. — « Regardez en bas, plongez votre regard au-dessous des eaux aux réflexions.

Jacques. — « Assurément, c'est la voix de ma mère, assurément, c'est la voix de Patience. Merci, merci. »

Voix de la région du repos des âmes. — « Dans tout être individuel demeure le Divin Holocauste, la lumière de l'âme, dont le fanal est le gage de la vie immortelle, le lien de l'être individuel à la collectivité. Non à nous seuls, mais à ce Lien Eternel d'union, soient la louange et la gloire.

Jacques. — « Je lève mes yeux au-dessus du pays des nuages, d'illusion, et je vois un lieu où la lumière douce, claire, est d'une teinte rosée. »

(D'au milieu d'une brume rosée une voix se fait entendre) :

« Lorsque j'étais abandonnée sans aide dans un pays lointain et que tout le monde détournait sa figure de moi, de sorte qu'en mon désespoir je me suis jetée dans le fleuve, afin de pouvoir ainsi cacher ma douleur et mes torts, vous m'avez sauvée, vous m'avez réconfortée, vous m'avez donné les moyens de recommencer ma vie en un pays où j'étais inconnue, d'élever mon enfant honorablement. »

Une voix. — « A vous est attribué le mérite de la rédemption de deux vies humaines et très précieuses. N'est-ce pas assez ? »

Jacques. — « Je vois, en regardant en bas, une forêt dans l'Indianopolis. Qu'ils sont beaux les érables cramoisis, un adolescent se tient debout auprès d'une tombe à la tête de laquelle il y a une pierre et sur la pierre est gravé le nom

de Marceline. Je me rappelle maintenant. C'est la jeune voyante, la fille de Jean Legrand, le bûcheron, que j'ai sauvée quand elle se noyait et ai envoyée à Melbourne. Un bien aussi petit que celui-ci peut-il me délivrer? peut-il mériter une si grande récompense?

Une voix. — « Comptez-vous la rédemption de ces deux êtres pour une petite chose? La balance de la Justice n'est-elle pas mobile? la balance de la Charité n'est-elle pas immuable? Montez, montez, quittez à jamais le monde d'illusions, de folles impulsions, d'élans vers l'inquiétude, vers ce qui n'est que comme un mirage plein de déceptions, et entrez dans le royaume psychique. Celle qui vous donna l'être, celle qui, si un accident n'eût pas terminé sa vie terrestre, aurait été votre ange gardienne humaine, celle que vous sauvâtes des eaux froides, vous guideront à travers la région de l'âme des sens à celle de l'âme Psycho-Intellectuelle. Là vous vous reposerez en paix, gardé et soigné jusqu'à ce que vous soyez prêt pour la progression sans fin. Dans ce royaume toutes les âmes individualisées sont sous la protection de leur Habitant Divin qui est leur Lumière et aucun tourment ne peut les toucher, car dans cette Lumière rien d'hostile ne saurait entrer.

Jean Legrand (le bûcheron). — « Au son de la voix de notre enfant, Marcelle et moi sommes venus aussi à ce lieu de repos. »

Marcelle. — « Toute bénédiction sur vous, sauveur de notre Marceline. »

Voix sortant de la lumière rosée. — « A tout jamais, pour les rédempteurs de l'homme, il y a rédemption. »

MRA

(*Suite*)

— « Vous êtes dans mon pouvoir. Tout ce qui est nécessaire pour votre sûreté est que vous signiez ce papier, de votre signature privée. »

— « Et sinon ? »

Pour réponse Viacoma mit la pointe d'une dague contre son cœur.

— « Nous jetons votre corps sur le sol là où l'escarmouche s'est passée, il y a quelques heures seulement. Ce n'est pas loin du grand chemin et le récit paraîtra dans les journaux de la manière dont les brigands ont attaqué et volé un groupe de voyageurs, comment, traqués par ceux qui vinrent pour les délivrer, le chef Giuseppe et quatre de sa bande furent tués.

Zarifet leva ses paupières alourdies et regarda le visage féroce qui était au-dessus de lui ; il vit que les yeux étaient froids et impitoyables, et comme il regardait, il lui sembla que les yeux de la lionne rencontraient les siens.

— « Dites-moi quel est le papier que je dois signer ? »

— « Ce n'est pas nécessaire. La seule chose qui importe est que vous décidiez si oui ou non vous signerez ou si vous préférez mourir. »

Et, voyant que Zarifet hésitait, il avança la dague de sorte que la pointe froide le touchait. Une pensée rapide comme l'éclair traversa le cerveau de Zarifet. Même les plus hauts estiment que la préservation de la vie est la première loi naturelle ; « je signe et je vivrai, non par crainte de la mort mais par devoir de préserver ma vie. »

Viacoma plaça devant lui un papier plié de sorte qu'il n'y avait place que pour sa signature et mit une plume dans sa main : il signa.

— « C'est bien ; aussitôt que vous serez assez fort, soyez libre, à une condition : c'est que vous juriez sur l'âme de l'auteur de votre être que vous ne divulguerez jamais ce qui vous est arrivé en ce jour. »

— « Et si je refuse cette condition ? »

— « Vous serez vendu aux marchands d'esclaves soudanais.

— « La vie est inutile sans la liberté ; je jure. »



Mra se promenait dans la forêt des pins au-dessus du lieu fort avec son petit fils bercé sur sa poitrine. Toujours elle attendait anxieusement le retour de Zarifet, car elle savait qu'il s'exposait à des dangers continuels. Ce jour-là, un pressentiment indéfini, comme un nuage, obscurcit le ciel radiant de son bonheur. Comme par sympathie, les cieux bleus s'obscurcirent subitement, et un ronflement de tonnerre résonna à travers la forêt. A peine ses réverberations s'étaient éteintes qu'elle entendit des cris dans le lieu fort et descendant à la hâte elle apprit que l'agitation était occasionnée par le retour de la jument du chef, sans cavalier. Une recherche discrète mais diligente fut immédiatement organisée, mais en vain, les hommes apportèrent seulement les corps des hommes qui avaient accompagné Zarifet en son expédition dangereuse et néfaste. Maritana essaya de consoler Mra en disant : « Giuseppe est sans doute fait prisonnier, mais cela lui est déjà deux fois arrivé, et toujours nous avons trouvé moyen de le délivrer. Donc ne craignez pas ».

Néanmoins un pressentiment indéfini harassa Mra, et toute la nuit elle marcha çà et là, en guettant chaque son.

Au commencement de l'aube, elle monta dans la forêt des pins et resta à l'endroit où Zarifet l'avait quittée. Comme elle se tenait debout immobile en essayant de sentienter l'état et l'entourage de Zarifet, un étranger vêtu en commissionnaire lui tendit une lettre.

— « D'où venez-vous et de qui ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— « Du signor Giuseppe qui m'a donné cette lettre, de sa propre main, sur les marches de son palais dans le Corso, Je risque ma vie en remplissant sa volonté, mais le risque vaut la récompense pour celui qui est pauvre ».

Naturellement généreuse Mra allait récompenser le messager, mais la pensée que l'argent pourrait être pour elle une nécessité pour l'exécution de quelque projet indéfini arrêta sa main, ce que voyant l'homme partit.

Mra étendit son enfant endormi sur un lit de fine mousse et se tint debout, avec la lettre tenue entre ses mains croisées. Et la sentientation de quelque tromperie indéfinie, devenait plus forte en elle. Alors elle l'ouvrit et lut :

« Ma bien aimée, ma toute belle, l'homme qui probablement vous dira qu'il reçut cette lettre de mes propres mains dans le Corso, vous mentira. Annunziata est, du côté de sa mère, d'origine sicilienne. En payant à un prix élevé des espions, elle a appris que je n'explore pas dans l'occident lointain, comme je le lui annoncai, mais que je ne suis pas loin de Rome. Les espions lui ont appris aussi votre

présence dan le lieu fort, la naissance de notre fils, et sa furie est sans borne. Je suis en Sicile, entre les mains de sa famille, bercée dans la vengeance. Demain ses deux frères eux-mêmes brigands présenteront à Viacoma une lettre signée par moi demandant l'hospitalité ; ils viennent simplement pour vérifier si le bruit vous concernant est vrai. De leur réponse dépend ma vie, ma vie qui est entre vos mains. »

« ZARIFET ».

— « Il y a là dedans à la fois de la vérité et des mensonges, et je suis incapable de les séparer », murmura-t-elle, avec ses mains pressées sur son front, et avec cette pensée vint un désir, un sentiment jusqu'ici étranger à sa nature, le désir d'avoir de l'or.

Relevant doucement l'enfant, elle le porta à la forteresse et appelant Maritana elle lui dit : « Le chef m'a envoyé chercher, moi-même et mon enfant. » La nuit même, à la veille de son départ lorsque le festin fut terminé Mra chargée des riches offrandes des brigands qui l'aimaient bien, et couverte du sombre manteau à capuchon dans lequel elle s'était mise en route à la recherce de Zarifet, attendit les évènements. Sa confiance en Zarifet était aussi parfaite que son amour et elle ne doutait pas que puisqu'il avait jugé sa fuite de la forteresse essentielle à sa sûreté, envoyé un messager à cet effet, il pourvoirait au moyen d'accomplir sa volonté.

Sentant le besoin de silence et de solitude, elle retourna à la forêt des pins et à l'endroit où elle avait reçu la lettre, signée du chiffre privé de Zarifet, que lui seul et le premier de ses chefs connaissaient. Comme l'enfant dormait, elle le posa par terre et relut la lettre.

« Sous tous les rapports c'est bien l'écriture de Zarifet, dit-elle, et indubitablement la signature est la sienne. Cependant, quoique les lettres soient les mêmes, il y manque une certaine chose indescriptible. ».

Sa réflexion troublée fut interrompue par l'apparition de Maritana, qui s'approchait d'elle un doigt aux lèvres dans la direction du grand chemin qui bordait la forêt.

— « Des messagers du chef vous attendent. Il a besoin de vous ».

Mra prit l'enfant et suivit Maritana. Tout était silencieux, sauf les sons nocturnes de la forêt, bizarres et mystérieux. En suivant un étroit sentier de chaque côté duquel des tiges de pins grandes et minces s'élevaient comme d'innombrables piliers vivants, elles arrivèrent à un endroit où le sentier en traversait un autre et là quatre hommes se tenaient debout auprès d'une litière à rideaux. Mra y entra,

toujours silencieuse et fut emportée en descendant la déclivité escarpée. Elle ne ressentit ni espoir, ni peur. Une seule pensée lui était présente : « je sauverai du danger celui que mon âme aime ».

Les hommes firent halte près de la grande route et l'un d'eux écarta le rideau et dit respectueusement :

— « Une voiture vous attend à moins d'un jet de pierre d'ici pour vous conduire où vous voudrez ».

— « A la gare du chemin de fer la plus proche ».

— « Pour aller où ? »

Elle allait répondre : « Pour Marseille », car cette pensée lui vint et s'en alla : « Peut être vaudrait-il mieux que je retourne aux tentes », mais il surgit en elle un désir intense de liberté, la liberté de suivre et de servir Zarifet, s'il avait besoin d'elle, et pour cet objet elle désirait que tous perdissent sa trace. Donc elle répondit : « Je donnerai des ordres au cocher à l'égard de l'endroit où je veux aller. »

L'homme prit de sa ceinture un sac en cuir.

— « J'ai reçu l'ordre de notre chef de vous remettre ceci, en vos propres mains ».

Comme sa main touchait la sacoche, elle sentit qu'elle n'était pas de Zarifet et son premier instinct fut de la refuser ; mais le désir indéfini de possession vainquit la répugnance, et elle attacha le sac à sa ceinture. A son arrivée à l'endroit où la voiture l'attendait, elle ordonna au cocher de la conduire lentement le long du Corso. Comme elle passait par les rues, le cri des vendeurs de journaux arriva à ses oreilles : « Quatre brigands tués, Giuseppe manquant ».

Mra arrêta la voiture, et un des hommes qui accompagnaient le conducteur descendit.

— « Entrez, dit-elle, je désire vous parler à vous seul ».

L'homme s'inclina respectueusement, et entra dans la voiture et Mra avec des mains nerveuses lui fit signe de fermer la porte.

— « Qui vous a envoyé à ma rencontre ? »

— « Le chef, Signora ».

— « Quel chef ? »

— « Quel chef reconnaissons-nous, sauf Giuseppe. »

— « Donc il n'est pas vrai qu'il soit manquant ? Je vous adjure par tout ce que vous tenez de plus sacré, par votre mère, par la tête de votre enfant premier-né, de me répondre à moi, la mère de l'enfant de votre chef, avec vérité.

Alors voyant que l'homme gardait le silence, elle prit de son cou la massive chaîne d'or que Viacoma lui avait présentée et la lui présentant dit : « Ceci ouvrira-t-il les lèvres ? »

Le visage de l'homme changea.

— Mettez l'or hors de ma vue s'écria-t-il, je vous dirai la vérité et peut être cela m'aidera à obtenir la miséricorde de la madonna. C'est Viacoma qui tendit un piège au chef, c'est lui qui fit de votre départ la condition de sa sureté. Voici ce que je sais ».

Les yeux de Mra furent troublés à la pensée qu'il l'avait bannie elle-même et l'enfant, qu'il avait privé sa vie à elle de toute joie, pour assurer sa propre sûreté sans même attendre la chance de délivrance de la part de ceux qui lui étaient fidèles. Néanmoins elle répliqua d'une voix calme :

— « Dites-moi, le chef est-il dans la maison de Viacoma ? »

L'homme inclina la tête.

— « Voulez-vous me rendre un service ? »

— « Si cela se peut signora ».

— « Congédiez la voiture dont le conducteur est sans doute un partisan de Viacoma, et ramenez-moi à la forêt. Vous direz à Pétro : Mra a besoin de vous ».

— « Ce serait inutile, signora ; car chaque mouvement de ceux qui aiment le chef est surveillé, toutefois je voudrais bien vous servir. »

— Voulez-vous garder l'enfant jusqu'à mon retour ? »

— « Avec ma vie, mais d'abord descendons à une auberge où les propriétaires sont nos amis éprouvés. De cette façon le conducteur n'aura aucun soupçon et vous saurez où trouver moi et l'enfant. Si j'étais à votre place, signora, je passerais la nuit à l'auberge, au moins la première partie de la nuit. »

Comme les yeux de l'homme rencontraient les siens, Mra y lut une certaine sympathie, qui la réconforta. La maîtresse de l'auberge la reçut de bon cœur et après avoir dit quelques mots à part à son compagnon, l'accompagna à une chambre à coucher meublée simplement, mais propre et confortable, et après lui avoir dit qu'elle ferait monter le repas du soir, aussitôt qu'il serait près, elle dit significativement : « Notre maison est le rendez-vous des hommes qui ne trouvent pas faveur aux yeux des autorités civiles. Mais il y a du vrai dans le dire. « Il y a de l'honneur parmi les voleurs ». Je dis ceci a la signora pour qu'elle ne s'étonne pas si elle voit de sa fenêtre beaucoup d'hommes entrer un à un. La signora peut aller où elle veut, et faire ce qu'elle veut dans notre auberge. »

Mra laissa le repas du soir sans y goûter, et s'assit à la fenêtre de sa chambre, en regardant le soleil couchant qui teintait le Tibre jaune de tons oranges. Lorsque l'obscurité s'approfondit, elle vit des hommes vêtus, les uns en ouvriers, d'autres en bourgeois, ouvrir la porte, y entrer et la

fermer derrière eux. Puis, lorsqu'environ une vingtaine fut entrée, elle entendit le bruit de leurs chansons et de leur gaieté. Elle descendit l'escalier de marbre de l'auberge qui avait été autrefois un ancien palais, et ouvrant la porte d'où sortaient les bruits de gaieté, entra avec son enfant dans ses bras. Surpris par l'apparition de la belle visiteuse, les hommes se turent. Ce fut la voix de Mra qui rompit le silence.

— « Y a-t-il ici des hommes qui me serviront pour de l'or ? »

Un des hommes se leva et répondit :

— « L'or est notre Dieu, comme il est le dieu des justes qui nous méprisent et nous condamnent. Quel service nous est demandé et quel en est le prix si nous réussissons ? »

— « Connaissez-vous la maison de campagne isolée d'un homme du nom de Viacoma ? »

— « Certainement, Viacoma le fanatique et le brigand. »

— « Le chef des brigands qui manque, Giuseppe, est en son pouvoir, le service que je vous demande est que vous le mettiez en liberté et le conduisiez en sûreté à la forêt, je vous récompenserai richement. »

L'un d'eux qui paraissait être le chef se leva et dit :

— « Ce n'est point une chose banale que vous nous demandez, vu que Viacoma a commerce secret avec le diable, et que nous courons le risque, si nous l'offensons, d'être ensorcellés. »

— « Apportez-moi une preuve que Giuseppe est libre et vous ne vous plaindrez pas de votre récompense ».

— Non pas, une fois que Giuseppe sera libre, nous ne pourrons pas insister sur l'accomplissement d'aucune promesse, puisqu'il est plus puissant que nous. Consentez-vous à rester ici avec l'enfant comme otages, jusqu'à ce que notre œuvre soit accomplie ? »

— « Volontiers ».

∴

De bon matin Zarifet retourna sain et sauf à ses partisans. Viacoma était trouvé mort dans sa maison, ses domestiques, qui étaient liés et baillonnés, racontèrent aux autorités comment la maison avait été subitement assaillie par des voleurs masqués. Le soir lorsque les hommes retournèrent à la maison où Mra avait passé la nuit, ils se divisèrent le contenu de la bourse en cuir et se préparèrent à fondre la massive chaîne d'or et les plus précieux des ornements en or de Mra. La maîtresse de la maison vint à la chambre de celle-ci, comme le soleil se levait et dit : « Vous avez donné

trop aux hommes. Vous êtes resté vous-même et votre enfant sans argent. »

Pour réponse Mra mit dans ses mains le bracelet en or qu'Annunziata avait attaché à son poignet : « Donnez-moi sa valeur en argent, dit-elle, pour que moi et mon enfant puissions vivre, et permettez-moi de rester ici jusqu'à ce que je décide où j'irai, car, en vérité, ma vie est sans objet ».

Lorsque la femme revint, en apportant avec elle, le prix du bracelet en argent, Mra paraissait dormir; la femme sortit doucement en laissant les pièces d'argent sur la table. Aussitôt que la porte fut fermée, Mra se leva et se penchant sur l'enfant endormi, murmura : « Nous sommes pauvres à présent, mon petit Zarifet, et vous n'avez que moi pour vous aimer. Mais celui de l'être duquel vous êtes est en sûreté, libre, et *je l'aime.* »

La nuit suivante, lorsque les hommes étaient assemblés, Mra entendit le son d'une guitare qui accompagnait les chansons. Le jour d'après elle dit à la femme : « Si cela se peut, prêtez-moi la guitare que j'entendis la nuit dernière, car je suis bien triste et je voudrais bien chanter une des chansons d'autrefois ». Ainsi elle chanta la chanson favorite de Zarifet, la chanson dont elle l'avait accueilli dans les lieux forts. Lorsque la femme Catalina lui apporta son repas du midi, elle dit : « La signora a à pourvoir aux besoins de son enfant et l'argent des pauvres, inaccoutumés à la pauvreté fond comme la neige. Un impressario, d'au-delà de l'océan a entendu la signora chanter et il désire la voir ».

— « Pourquoi? »

— « Parce que, si elle lui plaît, il l'engagera pour chanter et l'aidera à gagner l'excellence. Il attend en bas; voulez-vous le voir et votre fortune est faite; jamais, sauf la sainte madonna, je n'ai vu de femme aussi belle ».

Pendant que Mra conversait avec l'impressario américain, Zarifet, accueilli avec enthousiasme par ses partisans, conscient que son rival et adversaire Viacoma n'était plus dans le pays des vivants, bénit le destin, les cieux, la divine providence, et toutes les choses qui avaient contribué à sa délivrance.

Il est vrai que s'il eût pu suivre sa propre volonté et son désir, il aurait cherché et ramené Mra et l'enfant, mais il se consolait à la pensée que la lettre qui les avait bannis, était écrite sous la coercition, et que par conséquent il était irresponsable. Néanmoins sa conscience n'était pas tout à fait tranquille et il se rendit à ce baume souverain des péchés, le confessionnal, pendant un de ses séjours avec Annunziata dans le palais du Corso. Le confesseur lui

affirma que dans le cas où l'union de l'homme et de la femme n'était pas ratifiée par l'Eglise, l'homme était irresponsable à la fois de la mère et de l'enfant, et que Mra et Zarifet étaient pour lui désormais comme s'ils n'étaient pas. Giuseppe écoutait sans conviction. Lorsqu'il allait à Rome, une fois par an, afin de se conformer à la coutume et de contenter Annunziata, il se rendait dans sa voiture au confessionnal, confessait ce qui lui convenait, donnait une grande offrande à quelque église ou couvent et retournait chez lui, conscient qu'il avait fait son devoir, c'est-à-dire qu'il s'était reconcilié avec les puissances spirituelles en hauts lieux. Comme tous les hommes qui sont arrivés a un certain état d'intelligence, il savait que la religion n'était que le voile de la politique, mais il avait besoin de la politique et sinon de l'approbation, au moins de l'indifférence des puissances spirituelles et temporelles.

A son retour à la forteresse, Maritana, à qui peu de ce qui se passait dans le lieu fort était inconnu, lui avait raconté la réception de la lettre par Mra et le départ de celle-ci avec l'enfant. Il fit une enquête diligente à son sujet, mais ne put en trouver aucune trace.

Un jour il dit à Maritana : « Votre père est mort et vous êtes seule au monde. Prenez la place que votre père désirait pour vous, et nous recommencerons nos expériences psychiques comme par le passé. »

Elle secoua la tête et toucha la dague qui était fichée dans la jarretière qui attachait son bas de couleur brillante, au-dessous du genou.

— « Je ne comprends pas cette pantomime, dit Giuseppe ».

— « Je vous l'expliquerai si elle n'est pas suffisamment expressive, j'aimerais mieux mettre cette dague dans votre cœur ou dans le mien que de renouveler nos relations. Lâche égoïste ! brute ! je vous hais ! »

Après ceci, les exploits de Giuseppe et de sa bande devinrent de plus en plus fréquents et désespérés et de grandes récompenses furent offertes par les autorités à quiconque le livrerait entre leurs mains, vivant ou mort. Une certaine nuit, comme Giuseppe travaillait dans le cabinet de travail d'où Annunziata l'avait appelé à l'arrivée de Mra, une femme vêtue du pittoresque costume sicilien entra sans être annoncée.

A la vue de sa visiteuse, d'une beauté brune sauvage, le feu toujours couvant de la jalousie s'éveilla en Annunziata qui s'exclama d'un ton acre : « Comment osez-vous entrer sans être annoncée ? »

Maritana mit son doigt sur ses lèvres, en laissant voir ses dents blanches unies d'en haut, mit l'ongle du pouce de sa

main droite au bord intérieur des dents et le retira en faisant entendre un bruit claquant. Annunziata, sicilienne aussi, reconnut le signal de vengeance et dit :

— « Contre qui ? »

— « Contre Giuseppe, votre trompeur et le mien ».

— « Votre trompeur et le mien ! Comment, quand, pourquoi ? »

Alors avec toute la subtilité et toute l'adresse de la vengeance, vengeance pour ses propres torts et pour la mort de son père, Maritana excita toute la jalousie sensitive d'Annunziata à une flamme consumante qui brûla jusqu'à ses centres vitaux. Un sentiment seul contrecarrait le désir féroce de vengeance et ce sentiment était la fierté.

« Ecoutez, dit-elle, je suis avec vous dans votre haine, dans votre désir de vengeance, mais je ne veux pas m'assujettir au dédain de ceux qui à présent se courbent devant moi, je ne veux pas qu'ils m'indiquent du doigt avec dérision en disant : « Voici la femme de l'archi bandit. Ce n'est pas ici qu'on doit le trouver ».

— « Tout est arrangé. La signora n'a aucune indiscrétion à craindre. Demain le chef se mettra en route pour sa forteresse ; en chemin il sera capturé. La madonna à qui je n'ai jamais cessé d'envoyer des offrandes m'aidera en ma vengeance. »

Comme Maritana allait quitter la chambre, Annunziata dit : « Dites-moi d'où vient votre désir insatiable et apparemment soudain de vengeance contre celui que vous appelez encore chef et que vous avez évidemment connu depuis des années ? »

— J'avais un frère jumeau qui était le fils unique de notre père qui fut tué. Giuseppe l'accusa de complicité dans sa capture et, comme instigateur de la révolte de certains de notre peuple contre lui, il ordonna qu'on bandât ses yeux ; on l'a tué à coups de fusil, tué malgré toutes mes larmes et mes supplications. Alors tout mon être s'écria à haute voix : « La vie pour la vie ».

BIBLIOGRAPHIE

La vie de Jésus, par Holden E. Sampson, (éditeur P. Davidson, Loudsville White Co. Ga U. S. A.).

Le principal caractère diffère aussi essentiellement de ses contemporains modernes que ceux-ci diffèrent du Jésus dont la biographie est donnée par les quatre évangélistes.

Il semble que nous soyons à l'âge du moulage des Jésus, et les moules diffèrent largement. Ceci importe peu, vu que la religion qui a exercé une influence si importante sur les Européens et leurs descendants pendant environ 1800 ans est en train de disparaître, comme toutes les religions qui sont des schismes, doivent nécessairement disparaître; mais chaque nouveau moulage du caractère central du christianisme doit être accueilli par les non sectaires avec satisfaction, parce qu'il est une preuve vivante que ce qui fut moulé antérieurement par ses contemporains n'est plus trouvé satisfaisant.

Une partie considérable des révélations modernes prétend être inspirée par la Vérité même ou par l'esprit de Vérité ; cependant ces révélations diffèrent le plus largement et le plus essentiellement les unes des autres.

La Vérité est-elle divisée ?

La valeur de chaque communication, sous forme de commandement, de conseil ou de révélation est plus ou moins grande selon la nature de cette communication, selon le status et la nature de l'être plus raréfié, et selon l'évolution du sensitif qui est l'intermédiaire entre cet être et l'homme moins évolué.

Un sensitif de cette espèce peut être considéré non seulement comme un canal ou intermédiaire, mais aussi comme un réflecteur. Si une source d'eau est saumâtre, elle peut être améliorée en passant par certains canaux qui absorbent ses constituants de mauvais goût; si au contraire l'eau de source est pure, sa pureté peut être affectée par le canal impur par lequel elle passe. Encore la réflexion n'est possible que lorsqu'il y a réception et responsion; le miroir, l'eau calme et limpide, reçoit l'image qui tombe sur elle et répond plus ou moins parfaitement selon sa propre clarté en réfléchissant ou manifestant ce qu'elle reçoit. Le sensitif, qui est non seulement un intermédiaire mais un réflecteur, de même manière, réfléchit seulement ce qui est dans la limite de sa sentientation, ce qu'il est capable de recevoir

et ce à quoi il peut répondre plus ou moins parfaitement, selon son état d'équilibre, selon sa propre mentalité et selon ses capacités naturelles, leur évolution *et l'exemption d'idées préconçues.*

Ainsi un bouddhiste qui verrait une divinité réelle ou supposée, d'un certain status et avec certains signes, dirait qu'il a vu Chrishna ; un Marocain qu'il a vu un grand génie ; un chrétien qu'il a vu son seigneur ressuscité. Il existe un récit au sujet de deux sensitifs qui voyaient la même vision au même temps (cette circonstance, *chose étrange*, est très rare). L'un d'eux était un prophète, poëte et voyant hautement éduqué ; l'autre un ouvrier des champs. Voici les deux descriptions : Le premier dit :

— « Je me trouvais dans une obscurité où il n'y avait aucune place pour l'expansion de mon aura, j'étais comme un homme qui est jeté dans un puits profond où il n'y a point d'eau. De l'obscurité, j'évoquais une aide forte qui eût le pouvoir d'illuminer et de me satisfaire, et voilà qu'avant le point du jour, quelqu'un vint à moi et me dit : « Que la miséricorde et la force du surombreur qui a entendu ton évocation et m'a envoyé à toi, soient comme deux fortes cordes, par lesquelles tu puisses t'élever de l'obscurité et boire des eaux de la vitalité et vivre ; entre toi et les Dieux qu'il y ait la pure blancheur de l'équilibre. »

Je répondis : « Qu'il soit à mon égard selon la parole du surombreur. Je placerai la corde de la miséricorde sous mon bras gauche (symbole du pathétisme) et la corde de la force sous mon bras droit (le symbole de la puissance). De cette façon vous m'élèverez, à cause de l'équilibre pathétique qui est entre moi et la Lumière de mon aura. »

Le deuxième voyant dit : « Au temps de la nuit, je tombai dans un puits à sec et je m'écriai à haute voix, pour avoir de l'aide, si par hasard un gardien de troupeaux pouvait m'entendre et m'aider. Or, avant le point du jour, un homme vint au bord du puits et il me descendit deux cordes et deux paquets de chiffons, je mis les chiffons sous mes aisselles et attachai les cordes à mes épaules : et l'homme me retira du puits desséché ».

Ce n'est là qu'un seul exemple de la diversité donnée à ce qui est sentienté par des sensitifs, et ceci n'est mentionné ici que pour aider à la compréhension de la nécessité qu'il y a d'éduquer les sensitifs et de les évoluer, *et surtout de les laisser libres* ; car ceux dont les pensées sont colorées de croyances et d'idées préconçues peuvent être justement comparés à de petits amas d'eau teints par des minéraux verts, bleus ou rougeâtres qui réfléchissent les objets non pas tels qu'ils sont en couleur mais tels qu'ils les teintent. En outre *de tels sensitifs sont sujets à être dérangés par*

toute chose qui ne s'accorde pas avec leur croyance ou idée, et ainsi ce qu'ils réfléchissent est à peine reconnaissable et sujet à toute sorte de déformations, en raison de leur agitation, de sorte que les objets paraissent comme ceux qui sont réfléchis sur des eaux troublées et non tels qu'ils sont en réalité.

Il est évident, d'après l'expérience passée et présente, qu'aucun être d'une raréfaction située au-delà de la sentientation de l'homme ne peut devenir sentientable pour l'homme, sauf dans le vêtement qui lui est fourni par le médium; et bien qu'à l'époque actuelle l'évocation des Dieux ne soit pas accompagnée d'effusion de sang, ni de la division et de l'arrangement cérémoniel de la chair frissonnante de la victime nouvellement tuée, *ceux qui fournissent le matériel nécessaire pour la manifestation d'êtres plus raréfiés la paient à grands frais de leur vitalité nerveuse et nervo-physique.*

Le fait est que le médium fournit à l'être ou aux êtres qui désirent se manifester, non seulement la matérialité nécessaire pour cette manifestation, non seulement ses conceptions actives, mais des conceptions qui ont été jusqu'ici passives ou dormantes en lui, et l'être ou les êtres avec qui il est en rapport utilisent tout ce qui se trouve dans sa mentalité.

Tout ceci, au mieux, ne peut donner qu'un résultat douteux, puisque, *vu qu'une multitude d'êtres plus raréfiés que l'homme peuvent vivre en son aura et avoir connaissance de ses actions les plus secrètes, de ses secrets les plus intimes, de ses habitudes et de ses coutumes spéciales et même de ses pensées*, des preuves de l'identité de ceux qui viennent au nom et assument la forme et le caractère des séparés ou de certains autres êtres familiers au sensitif est impossible à prouver.

Ceux qui se présentent comme des personnes ayant quitté le degré nervo-physique ou pour ces divinités pourront n'être pas nécessairement hostiles pour la terre et l'homme, et ils peuvent chercher seulement les moyens de se manifester. Cependant, si élevée que puisse être leur doctrine, généralement elle n'est pas celle de quelqu'un qui est entièrement sincère; c'est pourquoi, dans des ouvrages écrits à l'instigation de tels êtres, il y a autant que nous pouvons le savoir, certaines incongruités, contradictions ou équivoques et assez fréquemment des blasphèmes, qui ne se trouvent pas dans les ouvrages psycho-intellectuels des logiciens philosophiques, théologiques et scientifiques, ainsi que l'étudiant en psychologie sans préjugés peut le constater par lui-même.

Par cette remarque nous ne jetons de blâme sur aucun

sensitif de bonne volonté ; elle est simplement faite pour indiquer combien il est nécessaire que de tels intermédiaires entre les êtres plus raréfiés qui cherchent à se manifester à l'homme, et l'homme soient parfaitement et *entièrement libres*, parce que seulement ainsi ils peuvent transmettre ce qu'ils reçoivent sans l'altérer, ainsi seulement ils peuvent réfléchir leur entourage tel qu'il est.

Aussi, puisqu'un sensitif peut seulement recevoir et transmettre ou réfléchir ce qu'il est capable de sentienter et puisque la sentientation est développée par la culture, *l'éducation intellectuelle et morale des sensitifs est des plus essentielles à leur utilité.*

En effet, plus la sentientation intellectuelle du sensitif est évoluée, plus est grande l'extension de sa zone d'action ; en outre, plus son évolution morale est grande, plus les individualités qu'il sentiente seront pures et bienfaisantes.

La Philosophie Cosmique ne nie pas la possibilité, pour celui qui a quitté le corps nervo-physique, de communiquer, sous certaines conditions, avec certains sensitifs, avec qui le séparé est en affinité pathétique ou intellectuelle, mais elle soutient qu'en raison de la difficulté et de la rareté de telles conditions, ces communications ne sont pas générales et que des évocations pratiquées par ceux qui ne savent rien de l'existence de telles conditions *sont une violation de la loi de charité à l'égard des séparés.*

Pour revenir à la question que nous considérons, beaucoup des enseignements moraux et sociaux, tels que, par exemple, le devoir des parents envers leurs enfants et le rôle élevé de la femme, *sont excellents.* Quant à ce qui touche la physique et encore davantage ce qui traite de la métaphysique (peut-être parce qu'il n'est pas cosmique) cela échappe à notre compréhension, mais cette déclaration de notre part n'est pas faite pour blâmer aucune personne, incarnée ou désincarnée.

La première préface informe les lecteurs que l'ouvrage doit satisfaire l'âme *des élus*, mais non celle des *non illuminés.*

L'ouvrage de l'auteur mystique est admirablement présenté au public par son érudit et estimable éditeur.

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.